VOLUME II. WINNIPEG, MARDI, 29 DECEMBRE 1914 NUMERO 32

ABONNEMENTS:
Canada et Etats Unis - - $1.00
Union Postale - - - - - $1.50

LA LIBERTÉ

[illegible]é et publié par la
"WEST CA[illegible] PUB. CO. LTD."
619 Ave[illegible]rmot
Téléphones - - G[illegible]264-4265

Directeur: HECTOR HEROUX

DIEU ET MON DROIT

FAUSSAIRE, ETC.

L'année 1914 va-t-elle s'écouler sans que le *Free Press* explique à ses lecteurs où se trouve dans sa déclaration du 16 décembre: "La clause de la Loi des Ecoles Publiques concernant l'enseignement bilingue, en tant qu'il s'agit des villes et cités, devrait être révoquée sans délai", la restriction limitant sa demande aux villes et cités où n'existe pas actuellement le bilinguisme!

* * *

Décidément, plus le *Free Press* veut s'expliquer plus il s'enfonce dans son bourbier. Pour impudent et cynique qu'il ait été jusqu'ici, il n'avait encore rien donné d'aussi fort que son article de fond du 21 décembre.

Après avoir admis la nécessité du bilinguisme dans les campagnes, il le condamne ainsi dans les villes: "Ici, ceux qui ne parlent point l'anglais sont plus riches et ont à leur disposition plus de ressources que leurs compatriotes de la campagne. S'ils veulent que leurs enfants reçoivent une éducation bilingue, ils sont en état de la leur donner."

Nous défions qu'on trouve plus impudent, plus cynique—même au pays des "déchireurs de chiffons de papier": la Prusse. Riches! ceux qui, dans Winnipeg, ne parlent pas l'anglais! Que le *Free Press* le demande aux institutions de charité dont les revenus ne suffisent pas actuellement à soulager la misère dans la population étrangère du nord de Winnipeg.

Admettons pour un instant que la population étrangère de Winnipeg—et par étrangers le *Free Press* entend même les Canadiens français dont les ancêtres découvrirent l'Ouest et l'ouvrirent à la civilisation—soit riche. Que conclure alors de l'argument du *Free Press* sinon que le jour où par un continuel labeur la population rurale de langue autre que l'anglais se sera acquis une bonne aisance, ce sera le devoir de la majorité anglaise de déchirer cet autre "chiffon de papier" qui a nom l'arrangement Laurier-Greenway? Et en bonne vérité, si l'argument du *Free Press* vaut contre les "riches" de Winnipeg, pourquoi ne vaudrait-il point contre les "futurs riches" de la campagne! Il est vrai qu'ils auraient pour eux le droit, la justice, et "un chiffon de papier". Mais n'oublions pas que nous ne vivons point en dehors de la terre du "fair play" britannique.

* * *

"Trietschke prétend aussi que la force d'une nation dépend du nombre d'individus qui parlent l'idiôme de cette nation. Il cite le cas de l'Angleterre comme un exemple: il dit que réellement l'Angleterre n'a pas été atteinte dans sa grandeur par la perte des Etats-Unis et qu'un jour elle perdra probablement le Canada."

Samedi, le Free Press commentait ainsi cette citation: "On ne peut point ne pas admettre qu'il (Trietschke) estimait à sa juste valeur la toute puissance de la communauté de langue comme consolidateur d'une nationalité et aussi comme moyen d'union d'individus vivant dans différents pays."

D'où il ressort clairement, que le *Free Press* favorise l'usage d'une seule langue au Canada—cela, il va de soi, en déchirant tous les "chiffons de papier" qu'ont conquis les Canadiens français au prix de cent cinquante ans de fidélité et de dévouement—même si le Canada devait suivre la voie suivie par les Etats-Unis. Au-dessus d'un puissant empire britannique où se pourrait parler plusieurs idiômes, le *Free Press* place, puisqu'il approuve le philosophe-historien allemand—oh! l'existence, hors de l'emprise directe de l'Angleterre, d'un certain nombre de pays parlant l'anglais. Ah! il est bien de la famille de ceux qui s'écriaient quand le gouvernement impérial commençait à donner quelques miettes de liberté et de justice aux Canadiens français par l'intermédiaire de lord Elgin: "Ce pays sera de langue anglaise, dût-il pour cela cesser d'être britannique."

* * *

Le *Free Press* de mercredi dernier demande à notre confrère, la *North West Review*, si l'abbé Bouillon, missionnaire colonisateur, était autorisé par le gouvernement manitobain à déclarer aux Canadiens français de la province de Québec que "From now on it may be taken for accepted that you will find in Manitoba Catholic schools and, *as far as that goes*, French schools."

Nous ignorons ce que l'abbé Bouillon a été autorisé à écrire par le gouvernement manitobain, mais nous savons très bien ce que les faits nous autorisent à dire au *Free Press*. C'est qu'il est un vulgaire faussaire de textes. Et nous le prouvons.

L'abbé Bouillon avait écrit: "Mais dès maintenant l'on peut prendre ceci pour acquis, que l'on trouvera au Manitoba des écoles catholiques et, *au besoin*, françaises."

"*Au besoin*" signifie "en cas de nécessité", "s'il le faut", et ne se peut traduire par "*as far as that goes*." Qu'on supprime dans le texte anglais les mots "*as far as that goes*" "en pratique" et qu'on leur substitue les expressions: "if necessary" ou encore "if needful", toutes deux traduisant fidèlement "au besoin". Du coup, tout le texte anglais est modifié. Ce qui dans le texte raduit du *Free Press* veut dire des écoles françaises de fait, en pratique, signifie maintenant des écoles bilingues, où l'on peut avec l'anglais apprendre le français.

C'est clair, le *Free Press* a faussé le texte de l'abbé Bouillon. C'est la seconde fois que nous le prenons en flagrant délit de cette petite canaillerie. Le 28 octobre 1913, nous lui avions mis le nez dans son méfait. A contre-coeur, il avoua quelques jours plus tard qu'il avait fait dire à l'abbé Bouillon ce qu'il n'avait jamais dit.

* * *

Le 8 décembre dernier, la *Liberté* publiait une lettre de M. Georges Boille, réserviste français, sur la ligne de feu, au R. P. Joseph Radaz, curé de Saint-Claude, annonçant la mort de M. Théo, réserviste français de Saint-Claude, tombé au champ d'honneur, le 29 octobre dernier, dans les tranchées de l'Aisne. Elle donnait tous les détails de la mort de ce brave fils de France.

Le 9 décembre, le *Free Press*, un journal très bien informé s'il vous plait, annonçait à ses lecteurs—un jour après la *Liberté*—qu'un Français du Manitoba était tombé au champ d'honneur. Mais... cette diable de censure instituée par l'autorité militaire française n'avait pas jugé à propos de divulguer pour le compte du *Free Press* le nom du premier manitobain tombé sous les balles allemandes. Et les lecteurs du *Free Press* attendaient avec une inlassable patience. Et ils n'avaient point tort. Car, jeudi dernier, le *Free Press* leur servait, en cadeau de Noël peut-être, ce joli poulet: "On apprend qu'un réserviste français de Saint-Claude, Man., nommé Théo, a été tué dans la bataille de l'Aisne."

Du 8 décembre au 24 décembre, il n'y a que le modeste espace de 16 jours. Si après cela, il se trouve quelqu'un pour soutenir que le *Free Press* ne publie point toujours des nouvelles fraîches, il mérite d'être pendu haut et court.

LE BRANCARDIER

(La *Croix*, Paris)

...Peu à peu l'escarmouche a dégénéré en bataille, et la bataille s'est faite sanglante.

Alors, au galop de deux chevaux meurtris, l'ambulance volante est accourue, s'est installée entre la première et la deuxième tranchée, dans un chemin creux, à l'abri précaire du talus que janent là-haut des arbres brisés par la mitraille.

Et avant que le soir ne descende sur cette terre flamande stupéfiée de tout ce qui se perpètre sur elle, les brancardiers se dispersent vers le front, à la recherche des blessés.

Or, dans cette petite ambulance, tous les brancardiers sont prêtres.

* * *

Ils s'en vont, le brassard de la Croix-Rouge au bras... Ils marchent lentement sous le grand cercle tracé par les obus, ne s'exposant pas inutilement, ne reculant pas devant le blessé des zones dangereuses.

Tantôt ils se traînent sur les genoux ou, plaqués à la terre, rampent le long des fossés et des haies; tantôt ils se tiennent debout... quand il faut se tenir debout.

Il s'agit de reconnaître les blessés des morts. Les uns, évanouis, restent sur la face dans une mare de sang qui les étouffe, les autres ont la bouche pleine de boue, comme si vraiment ils avaient mordu la poussière; beaucoup gisent en tas, les bras et les jambes contractés, accrochés pêle-mêle les uns dans les autres, conservant le rictus du moment où le coup les a frappés.

* * *

Alors, comme le ferait une mère, le prêtre dégage ceux qui respirent encore, soulève leur tête, la rafraîchit un peu avec l'eau de son bidon, et les rassemble pour le retour.

Aux mourants, il donne l'absolution.

Il la donne même à ceux qui paraissent morts. Sait-on jamais la minute exacte où l'âme quitte son corps de misère?

Il note sur son carnet les recommandations suprêmes; il reçoit des mains défaillantes les pauvres et chers souvenirs à porter; il écoute les paroles dernières:

—Vous direz à ma mère... à ma femme... à mon enfant...

Puis le prêtre se hâte vers l'autres, et vers d'autres encore, car la bataille se développe, et la mort avec elle.

* * *

Quand le plus pressé est terminé sur la portion des tranchées qui est la sienne, alors le brancardier revient vers les blessés qui attendent en le suivant des yeux.

Toujours guetté par les obus, il prend chaque soldat l'un après l'autre, évitant les faux mouvements qui pourraient faire frotter entre elles les extrémités des os brisés, portant celui-ci comme un petit enfant, cet autre à califourchon sur son dos, ou se mettant à deux, trois quatre faisant un siège de leurs poings, ou de fusils entre-croisés, pour en sauver le plus, et le plus vite possible.

Et de partout, dans la plaine rase que labourent les shrapnells, on les voit, les brancardiers, chargés de leur douloureux fardeau... ils vont lentement, prudemment, baissant la tête, tâtant la terre du pied, pensant à tout, excepté à la mitraille qui les veut.

* * *

L'autre jour, me racontait un officier, tandis que, du fond de ma tranchée, je regardais un prêtre-soldat emportant sur son dos mon sergent pendu à son cou, les jambes brisées, je les vis culbuter tous deux dans l'explosion d'un obus. Quand la fumée fut dissipée, le sergent reparut sur le dos sans blessure nouvelle mais le prêtre gisait, la poitrine ouverte, la face dans le sang de ses poumons.

Un autre prêtre accourut aussitôt, étendant la main sur le confrère qui tressaillait encore:

—*Ego te absolvo a peccatis tuis!*...

...Puissance terrible de la faute, dont la préoccupation s'impose même à l'heure des plus effroyables et des plus glorieuses douleurs!

...Ce prêtre reprit le sergent à son cou, et lentement, comme tout à l'heure son confrère, poursuivi par le tir de la même batterie, il l'apporta jusqu'au chemin creux où le major, les bras nus et la sueur au front, coupait, bridait, bandait, en attendant la voiture qui fait la navette du front à l'arrière.

* * *

O brancardier-prêtre, ou brancardier tout court, qui dira ton héroïsme en cette guerre sauvage, dans laquelle ton brassard n'est qu'une mire de plus!

Tu n'as pas le fusil au poing et tu ne sens pas à ta ceinture le poids des cartouchières.

Tu ne connais pas l'ivresse de la bataille, et tu n'as jamais tenu une existence humaine à la pointe frémissante de ta baïonnette.

Ton rôle est tellement autre!

Tu reçois tout, et tu ne réponds jamais.

Tes mains ne s'ouvrent que pour recueillir pieusement la vie qui reste au fond d'un être mutilé, et pour la conserver à l'affection lointaine d'une famille qui tremble.

Mains de prêtres, vous êtes plus belles encore!

Car si vous devenez impuissantes pour sauver ce corps d'un jour, vous donnez à son âme la paix suprême, la paix du soir, la paix de la journée finie...

Vous lui dites par votre symbole: "Ce n'est pas la mort... c'est la vie!... Ce n'est pas la nuit, c'est l'aurore éternelle du jour qui ne doit pas finir!"

* * *

Combien de petits soldats sont partis consolés, parce que sur leur agonie ils ont aperçu vos mains étendues, ô prêtres... vos mains qui ont dû leur sembler des ailes: "Pars, âme chrétienne... pars sans crainte, car *je t'absous au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit... Que toute la Passion du Christ, les mérites de la Vierge et de tous les saints, que tout le bien fait par toi... que toute la souffrance de ta vie t'aident à franchir le passage.*"

Mains du prêtre, que les soldats vous voient toujours!...

Mains qui apaisent tant de douleurs... mains qui essuient tant de larmes... mains qui lèvent inlassablement les têtes des chers bien-aimés vers le ciel où les attendent tous les martyrs de la Patrie...

Pierre l'Ermite.

LA BRAVOURE DE NOS SOLDATS

(La *Croix*, *Paris*)

A l'heure où plus que jamais nous avons besoin d'élever nos âmes à la hauteur de la lourde tâche qui nous attend encore, c'est une lecture bonne et réconfortante que celle des citations à l'ordre de l'armée. Tous les corps y ont leur part, et il n'est pas une province de France qui ne puisse s'enorgueillir de ses enfants.

Les formes diverses du courage se trouvent glorifiées par ce tableau d'honneur. D'abord, la bravoure emportée, celle du grand Condé, de Ney, de Murat qui se jette au plus fort du danger et produit ces actions d'éclat dont furent illustrées de tout temps nos annales militaires. En vit-on jamais de plus belle que celle du soldat Courtin, du 126e qui détourne une mitrailleuse ennemie en la saisissant par le canon tue deux servants de cette mitrailleuse, saute ensuite dons une tranchée occupée par une vingtaine d'ennemis, les tue presque tous à coups de fusil et de baïonnette, et, blessé légèrement, ne cesse pas de combattre. En qualifiant cette bravoure du nom de *française*, les étrangers ont montré à quel point ils la regardent comme spontanée chez notre race.

Mais nous avons mieux; je veux dire ce calme courage, qui fait que, du général au plus humble soldat, tous accomplissent leur devoir en face du péril avec une abnégation et un sang-froid aussi beaux dans leur simplicité que la valeur la plus brillante. Canonniers qui servent leur pièce au milieu des obus, attentifs aux ordres de leur capitaine appliqués au maniement des appareils; agents de liaison qui circulent sous les balles, pour porter les ordres, sapeurs du génie qui se font tuer un à un en essayant successivement de placer le pétard de mélinite qui doit déblayer un réseau de fil de fer, tous portent la bravoure au suprême degré.

Ils sont légion. C'est le soldat Parthenay, du 114e, qui, sous un feu extrêmement violent d'artillerie et d'infanterie, n'a pas hésité à sortir de sa tranchée pour ravitailler ses camarades en munitions, Morteau, du 90e, qui s'est présenté volontairement pour porter un ordre aux sections de première ligne, alors que l'artillerie avait ouvert un feu violent. Et cet admirable chasseur Boutonnet, du 27e bataillon, qui, après avoir, pendant tout un combat, approvisionné sa section en cartouches sous une pluie de balles, recevant l'ordre de rester en seconde ligne, répond en retournant sous les balles: "Il faut pourtant que je rapporte cette musette, puisqu'on m'a dit de la rendre."

Leur mérite est grand. Jamais dans les guerres précédentes, le système nerveux ne fut soumis à une épreuve aussi dure, tant par sa violence que par sa continuité. Lorsqu'on se battait corps à corps, chacun était soutenu par la confiance qu'il plaçait dans sa force et son habileté à manier ses armes; on voyait le danger; on échappait à la crainte de l'obus toujours menaçant, qui vous atteint aussi bien dans un cantonnement de repos qu'au combat. Même les armes à feu employées jusqu'à la fin du XIXe siècle, malgré leurs effets extrêmement meurtriers dans certaines conditions, restaient incapables d'atteindre le moral des combattants comme le font aujourd'hui les nappes de balles lancées par les mitrailleuses, et les projectiles explosifs, qui éclatent avec le fracas du tonnerre quand il tombe, et se succèdent sans interruption, poursuivant les troupes dans tous leurs abris. Cela n'empêche pas nos soldats d'accomplir avec la plus grande simplicité des actes d'un courage magnifique.

Le prince de Ligne, qui s'y connaissait en bravoure élégante, écrit que les braves par tempérament sont les plus rares. Il y a aussi les braves par ambition et amour de la gloire. Les plus nombreux sont ceux qui sont braves par réflexion et par volonté. C'est la force morale qui leur fait dompter l'instinct et triompher de la peur. "Tu trembles, carcasse, disait Turenne en s'adressant à son corps. Je te mènerai si loin au-devant du danger qu'il faudra bien que tu t'y habitues."

Le courage est contagieux comme la panique; il s'impose par l'exemple. Un général va visiter ses avant-postes. Au moment où il arrive, il voit les territoriaux qui sortent des tranchées, où tombent les obus, et se sauvent en désordre. Il marche lentement vers le gros des fuyards, et, sans leur parler, sans même les regarder, va jusqu'à la tranchée et y descend. Il n'en fallut pas davantage pour rendre le calme à ces hommes affolés, qui reviennent, tout honteux, à leur poste de combat.

Les chefs ne sont pas les seuls à payer d'exemple. Un simple cavalier, éclaireur d'infanterie, a été cité à l'ordre avec cette mention: "A contribué, à plusieurs reprises, à maintenir des hommes sous le feu, en restant à cheval." Un canonnier conducteur fit preuve également d'une intrépidité remarquable en enlevant, par son attitude et son geste, une compagnie d'infanterie dont le chef était grièvement blessé.

Dans cette guerre, les plus humbles s'élèvent tout naturellement à l'héroïsme, tant le sentiment du devoir se trouve exalté chez eux par l'amour de la patrie. Ils expriment cet amour de la manière la plus émouvante, comme ce chasseur cycliste qui blessé mortellement après avoir fait à lui seul cinq prisonniers, appelle son chef de section pour lui dire qu'il est content de mourir pour son pays. Un autre, le soldat Leroux, du 162e, frappé d'une balle dans la gorge, trace avant de mourir ces mots sur une feuille de papier qu'il avait demandée par signes: "La France est-ele victorieuse aujourd'hui?"

Beaucoup, au moment d'expirer sur le champ de bataille ou à l'ambulance, ont voulu affirmer qu'ils offraient à la patrie le sacrifice de leur vie.

Quel démenti les faits viennent infliger à ceux qui prétendaient que l'idée de patrie était morte, voulant lui substituer de vagues conceptions de fraternité internationale! Heureusement pour l'avenir de notre race, ce sont au contraire les puissances du passé qui furent assez fortes pour étouffer les mauvais germes qu'on avait semés à profusion. Ceux qui se battent n'offrent pas leur vie pour des sophismes humanitaires. Ils meurent "pour leur âtre et leur feu", comme chante Péguy:

Pour les pauvres honneurs des
maisons paternelles.

Et cet amour de la terre natale engendre les plus belles vertus militaires, abnégation, ténacité, bravoure.

Mais n'oublions pas que chez un très grand nombre de soldats il s'allie à une foi profonde. Quel puissant réconfort le courage ne trouve-t-il pas dans la certitude que la souveraine justice de Dieu récompensera le sacrifice généreusement accepté, et que sa bonté infinie aidera ceux qui restent chrétiens font de bons soldats; à supporter l'épreuve! Les bons les chrétiens d'élite, des soldats héroïquesques, témoin ces religieux, ces prêtres, ces séminaristes, qui, simples troupiers ou officiers, donnent partout l'exemple et se sont imposés à l'admiration de leurs camarades et de leurs chefs, autant par leur valeur que par leur dévouement sacerdotal.

X.

POUR LES ONTARIENS

Chers Compatriotes.

Un groupe des nôtres, les Canadiens français de la province d'Ontario, se voient brutalement refuser, par une majorité intolérante, le droit de faire enseigner la langue française à leurs enfants, dans les écoles qu'ils soutiennent de leur argent. Ils se défendent avec un courage et une ténacité également admirables. Après avoir protesté énergiquement, mais en vain, auprès du gouvernement, auteur de l'inique "règlement 17", ils ont organisé ces magnifiques grèves d'écoliers contre l'injure de l'inspectorat protestant dans leurs écoles toutes catholiques. Quant aux ordonnances et réglementations dont la mise en vigueur rendrait impossible l'enseignement du français, ils les ignorent tout simplement, et ils organisent l'enseignement dans leurs écoles sans en tenir compte.

Leurs adversaires, est-il besoin de le dire, ne désarment pas. Ils ont même trouvé des aliés ou, pour mieux dire, des complices assez imprévus—et forts de leur nombre et du pouvoir qu'ils détiennent, ils n'épargnent rien pour écraser nos compatriotes ontariens. Sans doute il leur faut pour cela fouler aux pieds le droit naturel et les traités qui portent la signature de leurs pères; mais qu'importe! Un de leurs juges n'a-t-il pas dit récemment que le droit naturel devrait céder devant la volonté du plus fort? Et quant aux traités, un Prussien n'a-t-il pas déclaré, récemment aussi, que c'était de simples bouts de papier dont il n'y avait pas lieu de tenir compte!

Voilà contre quels adversaires les Canadiens français d'Ontario doivent se défendre. La lutte dure depuis longtemps et coûte effroyablement cher. Ce sont les frais de propagande qu'il faut payer et qui montent vite, bien qu'une grande partie du travail se fasse gratuitement. Ce sont les paroisses pauvres qu'il faut aider à soutenir leurs écoles. Ce sont surtout les procès qui se multiplient et qui, ne devant avoir leur dénouement, pour la plupart, qu'au Conseil privé, entraînent des dépenses considérables. Or, pris dans leur ensemble, les Canadiens français d'Ontario ne sont pas riches et ils voient approcher avec terreur le moment où il leur faudra abandonner la lutte, faute de ressources.

En différentes circonstances déjà, la province de Québec est venue à leur aide, mais les secours sont toujours restés en deça des besoins. De nouveau ils s'adressent à nous: qu'allons-nous leur répondre?

Les pères de la province de Québec, qui jouissent de l'inestimable privilège de faire donner à leurs enfants une instruction et une éducation de leur choix, vont-ils refuser de venir au secours des père canadiens-français d'Ontario à qui l'on refuse cette liberté nécessaire?

A cette époque "d'étrennes" ne ferons-nous pas leur part à des petits Canadiens français pour les aider à le demeurer?

Dans le grand mouvement de charité qui nous entraîne au secours de tous les malheureux, nos compatriotes persécutés seront-ils les seuls auxquels nous refuserons de penser?

L'Ontario français est un poste avancé qui garde les approches du vieux Québec: le laisserons-nous tomber sous les coups des nouveaux barbares qui le battent en brèche?

C'est dans la lutte que se révèle la valeur des peuples. C'est à la façon dont ils relèvent une injure et repoussent une attaque hypocrite ou brutale que l'on reconnaît s'ils sont de noble race ou mûrs pour l'asservissement. Dans quelle catégorie faudra-t-il nous classer?

Votre attitude à vous, qui nous lisez en ce moment, fournira l'un des éléments de la réponse que cette question appelle. Songez-y bien, et qui que vous soyez: prêtre ou laïque, homme, femme, ou enfant, riche ou pauvre, riche surtout, donnez promptement et généreusement pour la défense du parler français. L'intérêt national vous le commande et aussi l'intérêt religieux, car au Canada comme ailleurs, l'histoire est là pour le prouver, les gestes de Dieu s'accomplissent surtout par les Francs. Et d'ailleurs, l'un des persécuteurs ne l'a-t-il pas avoué: "Il n'y aurait pas de question bilingue dans la province d'Ontario si les Canadiens français n'étaient pas catholiques".

Catholiques et Canadiens français, retenons bien cette parole et donnons sans compter pour la défense de cette forme supérieure de civilisation que représentent nos compatriotes ontariens: la civilisation catholique et française.

L'Association Catholique de la Jeunesse Canadienne-Française.

N.B.—Les sommes les plus modestes seront reçues avec reconnaissance. Pour éviter les vols, ne pas envoyer de papier-monnaie, mais faire remise par chèque ou mandat-poste. Adresser comme suit: *M. Emile GIRARD, trésorier général de l'A. C. J. C.*, 160 *rue Saint-Jacques, Montréal.*

LES FAUSSES DEVOTIONS

(*Les Cloches de Saint-Boniface*)

Nous mettons les fidèles en garde contre la propagande qui se fait, à l'occasion de la guerre, de toutes sortes de prières et de dévotions. Quelques-unes de ces pratiques, comme la *chaîne de prières*, sont formellement interdites par l'autorité ecclésiastique; les fidèles n'ont qu'à jeter au feu toutes les lettres qu'ils peuvent recevoir à ce sujet.

D'une manière générale ils doivent rejeter toute prière nouvelle dont la copie ne porte pas l'approbation de l'*évêque du diocèse*. Nous disons la même chose de ce qui est *prophétie* ou *révélation*.

Que les personnes pieuses elles-mêmes se défient de leur zèle ou de leur imagination. Elles peuvent être capables de composer de *nouvelles* prières; mais en se contentant des *anciennes* que l'Eglise recommande, elles feront un sacrifice et un acte d'humilité qui vaudra mieux que tout le reste.

Toutes les fois qu'une pratique pieuse cherche son efficacité *uniquement dans un acte matériel*, comme le fait de copier une prière, come le nombre de fois à la réciter, etc., cette pratique est au moins suspecte de superstition. Elle est sûrement interdite quand l'autorité ecclésiastique ne l'a pas autorisée.

C'est à l'*Eglise* à fournir au peuple ses formules de prières et à lui indiquer ses dévotions.

LIETTE ET LES CONTES DE FÉES

Récit de Noël pour les enfants, par Jules Lemaitre, de l'Académie française

Ma filleule Liette a dix ans. C'est une petite fille très raisonneuse. Je lui avais donné, pour sa fête, un bel exemplaire des "Contes de Perrault". Quand je la revis, je lui demandai:

"As-tu lu mon livre?

—Oui, parrain.

—Et l'as-tu trouvé amusant?

—Sans doute, fit Liette, avec une moue. Mais il y a bien du choix.

—Qu'entends-tu par là, Liette?

—Eh bien! il y a certainement quelques histoires très jolies, des histoires qui finissent bien...

—C'est-à-dire?

—C'est-à-dire des histoires où ceux qui ont été méchants sont punis et où ceux qui ont été sages sont récompensés. Par exemple: "La Belle au Bois Dormant", "Cendrillon", "Riquet à la Houppe" finissent très bien. Mais les autres...

—Explique-toi, Liette.

—Voyons, parrain, est-ce que tu admets la fin du Petit Chaperon rouge? Voilà une petite fille qui est mangée par le loup, pourquoi? Parce qu'elle a été polie avec lui et parce que, ensuite, elle s'est amusée à cueillir des noisettes; et la mère-grand, qui est aussi mangée par le loup, qu'est-ce qu'elle a fait de mal, elle, la mère-grand? C'est comme la femme de l'Ogre, dans le "Petit Poucet". Elle est très bonne, la femme de l'Ogre. Quand elle voit le Petit Poucet et ses frères, elle se met à pleurer et elle leur dit:

"Hélas! mes pouvres enfants, où êtes-vous venus?"

Elle les mène se chauffer auprès d'un bon feu et, lorsque son mari rentre, elle les fait cacher sous le lit. Elle décide l'Ogre à ne les tuer que le lendemain, et elle leur porte à souper. Et comment est-elle récompensée de son bon coeur? Le lendemain matin, elle trouve ses sept filles égorgées et "nageant dans leur sang". Est-ce que cela est juste? Je sais bien que les petites ogresses promettaient d'être très méchantes. Mais enfin, elle les aimait comme cela, puisqu'elle était leur mère."

Liette dit ces mots avec beaucoup d'expression, comme au théâtre.

"Est-ce tout, Liette?

—Oh! dit-elle en hochant la tête et en secouant ses boucles, je n'en finirais pas si je disais tout.

—Nous avons le temps, Liette.

—Eh bien! fit-elle après un moment de réflexion, il y en a, comme je te l'ai expliqué, qui sont punis et qui n'ont absolument rien fait; mais il y en a aussi qui sont punis, non pas injustement, si tu veux, mais beaucoup plus qu'ils ne l'ont mérité.

—Que veux-tu? C'est la vie.

—Tu dis?

—Rien. Continue.

—Par exemple, qu'est-ce qu'elle a fait, la femme de Barbe-Bleue? Elle a été curieuse, désobéissante... Et, encore, elle avait bien le droit d'aller voir partout, puisqu'elle était la maîtresse de la maison... Mais est-ce qu'elle n'est pas assez punie par la fraveur qu'elle a eue dans le cabinet de l'appartement bas, et en voyant, ensuite, que la petite clef est tachée de sang et que le sang ne veut pas partir?...

"Non, il paraît que ce n'est pas assez, reprit Liette d'un ton sarcastique. Il faut encore que son mari la prenne, d'une main, par les cheveux, pendant que de l'autre, il lève son coutelas en l'air pour lui couper la tête... Heureusement que ses deux frères finissent par arriver... Mais ce qu'elle a dû souffrir, la pauvre femme! Tout ça, pour une petite désobéissance de rien du tout!

"Est-ce que c'est juste? Vois-tu, parrain, c'est très joli tes "Contes de Perrault", mais ça donne aux enfants des idées fausses..."

Quelques jours après cet entretien—le jour même de Noël,—Liette, ayant rassemblé ses petites amies, Zette, Toche, Dine, Potte, Niquette, Yoyo, leur "racontait des histoires", ce qui est un de ses grands plaisirs. Six paires d'yeux limpides étaient fixés sur Liette et six bouches roses buvaient ses paroles.

Liette disait:

"En ce temps-là, Jésus naquit dans une étable, entre le boeuf et l'âne. Marie et Joseph étaient auprès de lui, et les bergers et les rois mages vinrent l'adorer.

"Vers la même heure, le Petit Chaperon rouge, qui ne se souvenait seulement plus d'avoir rencontré le loup, s'amusait à cueillir des noisettes, à courir après les papillons et à faire des bouquets de fleurs.

—Des fleurs à Noël"? dit Zette.

Liette méprisa l'objection et continua:

"Elle ne s'était pas aperçue que la nuit venait. Le bois était noir. Le panier qu'elle portait à son bras, et où il y avait une galette et un petit pot de beurre, lui semblait bien lourd. Elle ne connaissait plus son chemin et se mit à pleurer. Mais elle vit, très loin, une petite lumière. Elle marcha de ce côté... et arriva à l'étable où Jésus était couché dans la crèche.

"Elle fut d'abord surprise: mais, comme l'Enfant Jésus lui souriait, elle l'embrassa et elle offrit à la Vierge sa galette, son petit pot de beurre et ses bouquets. La Vierge la remercia et lui dit:

"Tu as bien fait de venir ici, petite; sans cela, tu aurais été mangée par le loup. Mais le loup n'a même pas pu manger ta mère-grand, car, un homme l'a vu au moment où il essayait d'entrer chez elle et l'a chassé à coups de pierres.

"Alors, la Vierge commanda à l'un des bergers de reconduire la petite fille chez ses parents qui devaient être en peine, et l'un des rois mages trouva le petit Chaperon si gentil, qu'il voulut l'adopter.

"—Allez demander à mes parents dit le Petit Chaperon.

"Et le roi mage y alla; il adopta le Petit Chaperon rouge et il l'emmena dans sa Cour avec son père, sa mère et sa mère-grand.

"Ce n'est pas tout, poursuivit Liette. Quand le Petit Chaperon rouge fut sorti de l'étable, la femme de l'Ogre arriva toute en pleurs.

"Elle dit son malheur à la Vierge, et qu'elle venait de trouver ses sept filles égorgées. La Vierge lui répondit, après avoir parlé tout bas à l'Enfant Jésus:

'—Rentrez dans votre maison pauvre femme; vous y trouverez vos sept filles vivantes dans leur lit; elles seront même plus jolies qu'auparavant et, au lieu de leurs longues dents et leurs nez crochus, elles auront de petites dents et des nez retroussés. Mais recommandez bien à votre mari de ne plus tuer les petits enfants.

"—Je n'y manquerai pas, madame, dit la femme de l'Ogre. Au reste, mon mari est très fâché d'avoir tué ses filles par mégarde, et je crois que son chagrin l'a rendu meilleur.

"—S'il en est ainsi, dit l'un des rois mages, je le prendrai à mon service et il sera un des suisses qui gardent mon palais.

"La femme de l'Ogre fit de grands remerciements et s'en alla bien contente.

"Alors, Madame Barbe-Bleue entra dans l'étable, les cheveux épars, une petite clef à la main. Elle dit son aventure à la Vierge, et combien elle craignait le retour de son mari. La Vierge prit la petite clef taché de sang et la fit toucher à l'Enfant Jésus; et le sang disparut aussitôt.

"Et la Vierge rendit la clef à Madame Barbe-Bleue, qui la remercia beaucoup. Madame Barbe-Bleue rentra chez elle, et son mari ne sut jamais qu'elle lui avait désobéi. Il fut donc très gentil pour elle; mais parce qu'il avait été très méchant en tuant ses premières femmes, il mourut quelques jours après, d'un accident de chasse.

"Aussitôt que Madame Barbe-Bleue se fut retirée, un gentilhomme se présenta, richement vêtu et coiffé d'un chapeau à grandes plumes. Il criait aux bergers:

"—Place, manants, place au marquis de Carabas!

'Et s'approchant de la crèche, il ôta son chapeau et dit à l'Enfant Jésus:

"—Mon cousin, je vous présente mes devoirs.

"—Monsieur le marquis, lui dit la Vierge, retournez chez vous, s'il vous plait. D'abord, vous n'êtes pas marquis, puisque vous êtes le fils d'un meunier. Vous n'êtes point des amis de mon fils, car vous n'êtes pas humble de coeur et vous n'avez, d'ailleurs, acquis votre grande fortune que par les ruses et les mensonges de votre chat. N'avez-vous pas honte de lui devoir tout ce que vous êtes? Retournez chez vous, mon garçon. Pendant que vous veniez ici, votre beau château s'est évaporé, et vous n'en trouverez plus que l'emplacement. Mais, si vous vous mettez au travail et si vous avez bonne volonté, je vous promets, au nom de mon fils, que vous gagnerez très bien votre vie et que vous ne serez point malheureux.

"Et le marquis s'en alla au milieu des rires des berges et des mages... C'est tout."

Zette, Toche, Dine, Pote, Niquette et Yoyo parurent enchantées de ces récits. J'avais écouté dans mon coin, en faisant semblant de lire mon journal. Quand Liette eut fini:

"Tu as bien parlé, lui dis-je. Tu viens de montrer, dans tes inventions puériles, la douceur et la grâce d'une femme de France. Mais tu n'as pas parlé des fées qui sont dans les "Contes de Perrault". Elles aussi vinrent adorer l'Enfant Jésus dans l'étable. Et, comme elles étaient très belles et magnifiquement habillées, l'une d'or, l'autre d'argent, la troisième de soie cramoisie, la quatrième de velours bleu de roi, et ainsi de suite, et qu'elles étincelaient de mille pierreries, ce fut un très beau spectacle et que tu auras moins de peine à te figurer que j'en aurais à le décrire. L'Enfant Jésus reçut leur hommage, puis il changea les fées en saintes, et il les répandit dans la campagne et dans les bois. Là, elles ont soin des herbes et des fleurs avec lesquelles on fait les remèdes, et les fontaines qui guérissent les maladies: et ce fut une d'elles qui, la première, parla à ta grande amie Jeanne d'Arc, sous l'arbre des fées..."

LES ALLEMANDS DANS L'EST

Villages pillés et brûlés. — Les habitants sont fusillés ou faits prisonniers et envoyés en Allemagne

Paris, 25.—Les rapports, qui arrivent à Paris de tous les points de la frontière de l'est, continuent à être excellents. A Sainte-Menehould, à Verdun et à Belfort, les Allemands sont complètement tenus en échec. En plusieurs points les Français ont fait de sérieux progrès, mais, dans cette guerre de sapeurs et de mineurs ces progrès sont forcément lents, quoique réguliers.

Partout on a la plus grande confiance dans le résultat final de la lutte, et la population civile supporte les souffrances et les privations, causées par la guerre, avec une énergie et une patience admirables. Il est merveilleux de constater avec quelle rapidité les autorités municipales des communes, qui ont été occupées par l'ennemi, réorganisent leur administration aussitôt que leur territoire est évacué par les envahisseurs.

Le sport lui-même n'est pas oublié: il y a toujours, à Epernay et Reims, une bande de jeunes gens jouant au football sans que le grondement des gros canons allemands, tirant à une vingtaine de kilomètres de là, abatte en aucune façon leur enthousiasme.

En Lorraine, dans la partie qui est restée française après 1870, la haine du Teuton est plus forte qu'en aucune autre région de la France. Pendant plus de quarante ans, la population a vécu avec la crainte de l'invasion allemande, et cette menace constante n'a fait qu'accroître leur ressentiment.

Les habitants de Nancy, sachant que leur ville, située à quelques kilomètres de la frontière, n'était pas fortifiée, s'étaient d'autant mieux préparés à subir l'occupation teutonne qu'ils savaient que le kaiser avait massé de l'autre côté de la frontière, sous son propre commandement, une formidable armée.

Mais, depuis la victoire de la Marne et les échecs successifs subis par les Allemands sur l'Aisne et dans le Nord, la population a repris confiance et est absolument convaincue de la victoire finale des armes françaises. M. Mirman, préfet de Meurthe-et-Moselle, qui par son courage et son énergie, a rendu de grands services à la ville de Nancy, se fait l'écho des sentiments de ses administrés dans les termes suivants:

"Je suis professeur de mathématiques, et je sais que mathématiquement la défaite des Allemands est certaine."

De Montmédy, qui est encore en la possession des Allemands, vient, en passant par la Suisse, un rapport qui dit que la ville n'a que peu souffert. Cependant, les Allemands, fidèles à leur habitude, ont envoyé en Allemagne comme prisonniers, une proportion importante de la population civile. Parmi ces prisonniers se trouve le maire du village de Reville, M. Bautquin, vieillard de 80 ans.

A Danvilliers, les Allemands ont installé un grand atelier d'imprimerie dans la maison de M. Gonzoa, chimiste. Dans toute la région qu'ils occupent ils ont réglé les horloges publiques d'après l'heure de l'Europe centrale et ont obligé les habitants à régler de même leurs pendules. Quarante-cinq notables, y compris le juge de paix et le doyen du clergé ont été emmenés prisonniers en Bavière.

La ville de Romagne, qui a été bombardée non seulement par l'artillerie allemande, mais aussi par les canons français, est en ruines. Les grosses pièces de marine française ont lancé sur cette ville plus de 600 obus. Les Allemands ont construit un fort puissant à Danvilliers et ont établi une voie-ferrée de campagne entre Romagne et Spincourt.

A Grenilly dix habitants ont été fusillés et soixante-dix emmenés prisonniers en Allemagne.

Quand les Allemands pénétrèrent dans le village de Dannevoux ils n'y trouvèrent que trente habitants: tous les autres avaient fui, emportant avec eux toutes les denrées alimentaires et tout le fourrage, et emmenant aussi les bestiaux.

Les Allemands entrèrent dans une telle rage qu'ils fusillèrent dix des habitants qui étaient restés, et envoyèrent les vingt autres en Bavière. Puis, de propos délibéré, ils brûlèrent le village entier en mettant successivement le feu à toutes les maisons.

"ZEPPELINS"

Les Zeppelins ont paru jusqu'ici se défier de nos canons et de nos avions: à peine si l'un d'eux s'est aventuré un peu au delà de notre frontière de l'Est, à Badonviller où il a été abattu par nos soldats. Les Russes ont eu plus souvent leur visite; ils assurent en avoir capturé trois ou quatre. C'est Anvers qui en a le plus souffert: durant une de ses dernières nuits d'agonie, il en vint jusqu'à cinq à la fois déverser des bombes sur elle.

Mais les Allemands paraissent réserver leurs Zeppelins pour un grand effort collectif. Ils laissent entendre qu'ils vont tenter le bombardement de Londres ou lancer à la fois contre les dreadnoughts anglais leurs deux flottes, celle de l'air et celle de la mer, pour forcer un blocus qui les ruine et les humilie.

Quoi qu'il en soit, ils travaillent à l'augmentation de leur escadre aérienne. Les ateliers de Friedrichshafen, sur le lac de Constance (que des aviateurs anglais viennent d'arroser de bombes), sont en effervescence. On prétend (n'est-ce pas un bluff?) qu'il en sort toutes les trois semaines un Zeppelin, et que le nombre total de ces monstres dépasserait aujourd'hui la trentaine.

Le navire aérien réalisé par le général comte Zeppelin présente, comme on le sait, des dimensions colossales. Sa longueur va de 160 à 200 mètres, son volume de 15 à 20,00 mètres cubes. Son enveloppe exterieure est supportée sur une poutre transversale en treillis du même métal, qui lui donne sa rigidité. Cette carcasse métallique est divisée en une vingtaine de compartiments, et dans chacune de ces alvéoles indépendantes est placé un ballon en étoffe double caoutchoutée.

Deux nacelles sont suspendues au ballon, l'une à l'avant, l'autre à l'arrière. Elles sont reliées entre elles par un couloir fermé où sont percées des fenêtres.

Dans le milieu du ballon s'ouvre une sorte de cheminée par où l'on monte jusqu'à une petite plate-forme située à la partie supérieure de l'enveloppe métallique. Sur cette plate-forme est installée une mitrailleuse contre aéroplanes, et une vigie s'y tient en permanence.

Le ballon porte encore des canons à tir rapide. Mais c'est plutôt par les bombes qu'ils peuvent jeter que les Zeppelins sont des agents de destruction.

Les plus grands d'entre eux ont une force ascensionnelle de 5 tonnes en sus du poids du dirigeable seul; de ces 5 tonnes, il faut déduire le poids de l'équipage, du combustible, du pétrole, de l'eau pour les radiateurs et les moteurs, des mitrailleuses et des canons, et de leurs munitions. Un dirigeable de la force de 720 chevaux consomme 440 livres de pétrole par heure, ce qui représente une tonne de pétrole pour cinq heures de vitesse.

En comptant sur 12 ou 15 hommes d'équipage en temps de guerre et en y ajoutant le poids du pétrole, de l'eau, des canons, etc., il resterait environ une tonne et demie de disponible pour les bombes. Celles-ci, qui sont chargées avec les mêmes explosifs que les projectiles des gros mortiers, pèsent une cinquantaine de kilos. La charge utile des dirigeables les plus puissants serait donc de 30 à 40 de ces bombes.

Une flottille de Zeppelins pourrait donc faire dans une ville des ravages redoutables. Mais heureusement, la masse énorme de ces monstres aériens les rend aisément discernables et vulnérables; et leur histoire, déjà féconde en catastrophes, prouve qu'ils tiennent mal l'air et qu'ils sont à la merci d'un vent violent ou d'un atterrissage en un terrain qui n'a pas été spécialement aménagé à cet effet. Et puis, en France comme en Angleterre, on s'est préparé à les bien recevoir: des projecteurs fouillent les nues: des canons spéciaux sont en batterie, dont les projectiles déchireraient et enflammeraient leurs ballonnets de gaz; nos aviateurs veillent, prêts à les mitrailler ou à se sacrifier en se jetant sur eux. "Dès que l'un sera signalé, disait récemment un de nos pilotes, je fais le signe de la croix, je saute sur mon appareil et je fonce droit dedans."

* * *

Les bombes des Zeppelins ne sont pas lancées directement des nacelles principales, mais d'une petite nacelle blindée que l'on peut faire descendre à environ 100 mètres au-dessous, et qui sert en même temps d'observatoire. Le ballon peut ainsi planer invisible dans les nuages, tandis que ses projectiles accomplissent leurs méfaits.

Quelques bombes non explosées parmi celles dont fut gratifié Anvers, ainsi que des éclats ramassés après l'explosion, ont permis aux autorités compétentes de détailler la constitution de ces engins d'un pouvoir destructif considérable et dont le poids, d'ailleurs assez variable, atteint parfois 50 kilos. Les bombes affectent la forme ronde du boulet ordinaire et sont composés de trois enveloppes distinctes en fer. Ces enveloppes sont brâsées au cuivre en certains endroits de façon à les réunir et qu'au moment de l'explosion elles donnent trois éclats, pour un point de rupture. La surface convexe est percée de trous avant environ un centimètre et demi de diamètre comme ceux qui sont destinés au passage d'une vis à bois. Ces trous dont la profondeur atteint la surface interne de la troisième enveloppe, sont remplis par des rivets de fer avant, à l'un des bouts, à l'extérieur, une sur face plane qui affleure la convexité de l'engin. Ces trous sont, en outre, espacés de deux en deux centimètres et sont munis de percuteurs qui permettent à la bombe d'arriver entière à terre, dans n'importe quel sens, ce qui en augmente la puissance.



Photo by American Press Association.

BELGES FUYANT DEVANT L'INVASION ALLEMANDE

UN DEMI MILLION DE BLESSES

La proportion des morts dans les hôpitaux est très faible

Paris, 26.—Près d'un demi million de soldats blessés ont été soignés dans les hôpitaux français entre le 15 septembre et le 30 novembre.

Ces chiffres ont été soumis à la commission de l'armée de la chambre des députés par le président de cette commission, M. Toussaint. Le chiffre exact est 189,733. La proportion des morts sur ce total est de 2.48 pour cent.

CROISEUR "DRESDEN"

Le croiseur allemand a quitté Punta Arenas

Santiago, Chili, 18.—Un communiqué officiel reçu de Punta Arenas, fait savoir que le croiseur allemand "Dresden" a quitté cette ville.

Le communiqué ajoute que le croiseur anglais "Bristol" est arrivé peu de temps après mais a quitté cette ville immédiatement.

LES COMBATS EN FLANDRE

Comment on a repris Ramscapelle

(Devant Ramscapelle on a retiré de l'eau 2 mortiers de 165 abandonnés par l'ennemi.—Communiqué du 20 novembre, 15 heures.)

Un simple fantassin, qui a pris part aux mémorables journées de l'Yser, écrit à sa "chère petite Jeanne" une lettre sans prétention dans laquelle il lui donne un aperçu du coin de la bataille de Ramscapelle, à laquelle il a pris part les 10, 11 et 12 novembre. Ramscapelle est à quatre kilomètres au sud de Nieuport. Ce récit de bataille, simple et poignant vaut la peine d'être reproduit ici.

"Ramscapelle, 14 nov. 1914.

"Je te fais savoir que voilà deux jours que je ne suis pas très bien. Je suis allé voir le médecin qui m'a ordonné un repos absolu. Il m'a dit aussi que ce ne serait rien et que c'était à cause du temps abominable qu'il fait depuis plusieurs jours.

"...Nous sommes repartis de le Panne il y a trois jours pour nous diriger sur Dixmude, où les Allemands avaient réussi à entrer dans la ville. On était donc venu pour livrer bataille. Mais les troupes françaises ayant réussi, au prix de grosses pertes d'hommes, à repousser l'ennemi au delà d'où il venait, nous restons ici comme réserve, prêts à marcher à la première alerte.

"Quant à la situation, elle est très rassurante et j'ai la conviction qu'il y aura avant peu du nouveau. Que Dieu le veuille, car j'ai hâte de rentrer à la maison

"Voici maintenant quelques explications sur la bataille de Ramscapelle:

"En quittant Dunkerque, on s'est dirigé par chemin de fer sur Furnes, où nous sommes arrivés à une heure du matin; nous avons suivi le canal pendant environ deux heures et nous avons fait halte à Wulput, où nous avons été versés dans le ...e de ligne. Une fois dans la compagnie, on s'est reposé une heure et on est parti pour la ligne de feu.

"Arrivés à Ramscapelle vers six heures et demie, le bombardement battait son plein. Il fallait y passer coûte que coûte. Patatras! un obus vient tomber dans la compagnie du 3/2, tuant cinq hommes et en blessant une douzaine. Quelques-uns se sauvent, mais ils sont bien vite ramenés par les officiers.

* * *

Le village en feu.

"Les obus et les shrapnells tombent toujours. La colonne avance. Bref, on arrive à la lisière du village ou nous prenons place près du chemin de fer. Tout le monde s'occupe à faire sa tranchée afin de se mettre autant que possible à l'abri de la mitraille. Une fois cette besogne terminée, on attend. Sauf le bombardement et quelques coups de fusil, tout reste calme.

"Le soir, véritable illumination. La moitié du village est en feu, ainsi que du côté de l'ennemi.

"Vers sept heures, on place les sentinelles et un avant-poste. Tout reste calme et ce n'est que le crépitement de l'incendie, et de temps en temps un coup de canon qui vient troubler le silence de la nuit. Tout le monde dort dans la tranchée, sac au dos, fusil dans la main. Il pleut, c'est très désagréable. Enfin le matin arrive et on fait la distribution du café et des vivres.

"Vers sept heures, le bombardement reprend suivi aussitôt par un feu de salve: la mitrailleuse marche: tout le monde se précipite sur son fusil. C'est une attaque des Allemands. Le commandant crie: Feu à volonté à 600 mètres!

* * *

On se serait cru au 14 juillet.

"Vers la droite, on n'entend plus que le bruit des coups de feu et les balles ennemies qui sifflent autour de nous. On ne s'inquiète guère; on recharge; on vise et on tire aussi vite que possible. Enfin, l'ennemi a reculé, et on sonne: "Cessez le feu!" Quelques-uns des nôtres sont blessés, parmi lesquels deux mitrailleurs. Le commandant vient féliciter les volontaires pour leur tenue courageuse et le sang-froid dont ils ont fait preuve pendant toute la journée. Puis, plus rien d'intéressant. On en profite pour faire des provisions, on tue des poulets, on fait du bouillon; enfin, on fait un vrai régal. On se croyait au 14 juillet plutôt qu'à la guerre.

"Vers le soir, on nous donne l'ordre d'aller incendier deux fermes, à environ 700 mètres en avant. On avance en file indienne; nous sommes prudents. On arrive. Vite un arrosage et quelques instants après tout flambe. On revient sans être inquiété.

"De minuit à deux heures, je suis placé en sentinelle la plus avancée. Faire un trou et m'y mettre est l'affaire de quelques instants, et il n'y a plus que ma tête qui passe. Je suis admirablement bien pour observer et pour tirer sur celui qui voudrait s'aventurer trop près de moi. J'entends marcher. Je crie: "Halte-là!" C'est la garde qui vient me relever. J'entre au corps de garde, et je bois une bonne tasse de café. La nuit se passe, et rien de nouveau. De toute la journée, rien de bien intéressant.

* * *

Ca chauffe dur.

"Le lendemain, ça a chauffé dur. Vers la soirée, les batteries allemandes ouvraient le feu ensemble. Des milliers de kilos de mitraille pleuvaient autour de nous. Pas de doute, ils voulaient passer. Chacun se disait: C'en est fait. On était disposés jusqu'à l'extrême.

"Ce qui nous semblait drôle, c'est que notre commandant n'ordonnait pas d'ouvrir le feu. Seules, les mitrailleuses étaient mises en action.

"A un certain moment, on entend crier: "Baïonnette au canon: à 200 mètres vers la route feu à volonté!" Pam! pam! pam! pam! Les Allemands sont fauchés plus vite qu'ils n'avancent. Voyant leur plan tomber à l'eau, ils n'insistent pas. Ils se sauvent, et tout retombe dans le calme.

"Vers neuf heures, nous sommes remplacés par le ...e de ligne. Nous allons au repos qui, hélas! est de courte durée. Le ...e, qui n'a pu tenir plus de 24 heures, étant remplacé par le ...e, qui, de son côté, n'a pu résister. Ils ont battu en retraite et ont abandonné les positions. Nous avons dû y retourner pour y jouer le grand rôle!

* * *

Le commandant tombe.

"Donc, nous voilà de nouveau partis. Nous arrivons en vue du village; mais, pour en approcher, ce n'est pas chose facile. Nous marchons donc dans les fossés; on enfonce dans la vase jusqu'aux jarrets. On se place tant bien que mal. Des chasseurs français et des tirailleurs algériens sont venus à la rescousse. Nous sommes les meilleurs amis.

"On entend un cri: c'est celui de notre commandant, touché par une balle.

"Vers trois heures, j'entends un sifflement: c'est un gros obus qui vient dans notre direction. Patatras! et je suis enterré. Je dégage ma tête, et je reçois aussitôt un fusil tout cassé sur la nuque. L'obus est tombé en plein dans la tranchée, à environ deux mètres d'où j'étais. Trois de mes compagnons furent déchiquetés, un quatrième eut les deux jambes enlevées.

"Sans avoir le temps de voir ce qui s'était passé, un autre obus tombe à ma droite, et je suis de nouveau à moitié enterré. Il m'arrive des morceaux de terre de tous les côtés. C'est un miracle qui s'est produit d'avoir échappé deux fois à une mort affreuse, car, tout autour de moi, il n'y a que des morts.

* * *

Les cadavres allemands par milliers!

"Je te garantis, chérie, que là j'ai eu peur et que je ne me faisais plus d'illusion, car je comptais qu'un troisième serait venu me frapper. Heureusement, le tir étant changé, je les ai vus tomber à 50 mètres de moi.

"Mais le plus beau, c'était le soir... Le ...e chasseurs à pied français et les tirailleurs algériens s'apprêtaient à la charge. Tout le monde baïonnette au canon! et en avant! en tirailleurs, pas de gymnastique. C'était impressionnant d'entendre crier les Sénégalais, et sans que les Allemands puissent se douter de ce qui se passe, le clairon sonne la charge et on leur tombe dessus.

"Ils étaient tellement surpris qu'ils ne pensaient même pas à se défendre. C'était pour eux le sauve-qui-peut, et tous ceux qui étaient dans le village, ne pouvant s'enfuir, tombaient dans nos mains. Ca a duré près de deux heures, puis tout est retombé dans le calme.

"Le lendemain, on comptait les morts allemands par milliers.

"La bataille finit là, et nous allons, cette fois, en repos à la Panne, où le lendemain le général a fait l'éloge du ...e de ligne, qui s'est comporté aussi héroïquement dans la reprise du village de Ramscapelle.

"Tu vois donc, chère chérie, que j'avais raison de te dire que j'ai vu la mort à un doigt.

"Je finis ma lettre, et je t'embrasse bien fort avant de la mettre sous enveloppe.

"Camille.

"Cette lettre a été faite le 14 novembre 1914."

L'Exterminateur de Vers de Mother Graves est une excellente et infaillible médecine pour l'enfant souffrant des vers.

TROUPES D'AFRIQUE

Leurs tactiques

Ils sont tous venus à la rescousse, ceux d'Algérie, de Tunisie, du Maroc, du Sénégal, guerriers de grande tente et coureurs de piste, tous les soldats de passion qu'échauffe le soleil africain et qui, à nous combattre naguère, ont appris l'enthousiaste fidélité dont ils payent aujourd'hui notre protectorat libérateur.

Quand nous avons quitté le Maroc, raconte un sergent; leurs femmes pleuraient et criaient; eux riaient et chantaient à l'idée d'aller se battre pour "li Françaïs". Après que nous eûmes débarqué à Marseille et pris le train pour le front, ils eurent toutefois un moment d'amusante frayeur: c'est quand nous avons passé le long tunnel de X... De rouler ainsi sous terre, cela les épouvantait. Ils croyaient que nous les menions en enfer. Quand nous sortîmes du tunnel et revînmes au grand jour, ils ne se tenaient plus de joie. Quelques-uns me sautaient au cou, en criant et en riant:

—Français fous!... Français aller sous terre... Français peur le rien!

La guerre est une fête pour cette race militaire. Nos Africains sont joyeux de la guerre et de la France, où ils apportent des visages émerveillés; leur perpétuel et chaste sourire, leur chantonnement inlassable, la cordiale pantomine où s'exprime leur sympathie "pour le Monsieur et la Madame Colon" sont la gaieté de notre front. Turcos, tirailleurs et spahis "font camarade" avec tous les éléments civils et militaires.

Il y eut d'abord quelque surprise à les voir campés, à l'exacte mode du bled, dans nos paysages de France. La pourpre des burnous et l'éclatante clarté des chevaux arabes, ravivées par des brasiers généreux les modulations des flûtes rythmant le ronronnement des chanteurs, l'apparent désordre d'un abondant convoi contredisaient avec un pittoresque un peu troublant à la manière de notre guerre.

Dès la prise de contact, il a bien fallu déséquiper et voiler le beau décor des fantassins. Tirailleurs, spahis, turcos ont, vers le front, perdu le rouge de leur drapé et patiné le blanc de leurs turbans. Mais, s'ils ont perdu de leur pittoresque extérieur, ils ont gardé leur admirable valeur militaire.

A Charleroi, écrit un officier dans la *Liberté*, aux "grandes semaines" de l'Aisne et de l'Oise, devant Arras, à tous les fronts et à tous les feux, tirailleurs et cavaliers d'Afrique ont prodigué leur valeur de choc et d'irréductible résistance. Les surprises d'un ciel nouveau, le froid, la pluie, la révélation écrasante de la grosse artillerie, les impérieuses nécessités de la tactique, des distances et du défilage, ils ont tout accepté et tout compris. Un bref ordre du jour a cité "la Division du Maroc". Il faudra pouvoir dire quel faisceau de faits d'armes et de sacrifices libérateurs illustre ce laconique hommage. Il est du moins permis de garder le souvenir des deux jours où, sous le plein feu de l'artillerie, l'alerte et irrésistible charge des tirailleurs d'Afrique dégagea notre infanterie de France, étreinte par des forces quintuples: ces jours-là, les fantassins de Wurtemberg et de Prusse ne donnèrent pas longtemps la réplique; le "travail à la baïonnette", tel que le pratiquent les hommes de notre bled, exige des conclusions rapides.

Mais les mitrailleuses et le canon insistaient et, sans égard au corps à corps, frappaient la mêlée. Alors, les tirailleurs sont allés aux mitrailleuses, puis au canon et, *trois fois, ils ont recommencé le travail*—jusqu'à l'achèvement parfait.

Voici, glanées au hasard de nos lectures, quelques anecdotes sur ces admirables soldats.

* * *

Un officier s'approche un soir d'un campement de troupes noires. Tout à coup, fastueux et nonchalant, un homme rouge surgit, la carabine à l'épaule.

—D'où viens-tu?

—De Paris.

—Ah... Où ça est Paris?

Je cherche bonnement une orientation à travers les lignes: Paris doit être là, derrière le factionnaire...

Instantanément, le canon de la carabine se dirige vers ma figure:

—Tu dis tu viens Paris et tu dis Paris devant toi... Pas bon.

On s'explique. Il n'y a pas qu'une piste sur ce bled. Le burnous approuve, il justifie sa méfiance:

—Tu comprends, faire attention... Chez les Allemands demain.

Il ne fut chez les Allemands—si l'on ose dire—que trois nuits plus tard: mais son compte était bon, car, ce premier jour, il en descendit quatre.

* * *

Un tirailleur sénégalais disait récemment à nos artilleurs:

—Nous pas aimer canon. Mauvais, canon. Faire trop de bruit. Quand vous tirer canon, nous pas bouger. Nous, silence. Nous, écouter. Nous, ramper serpents tranchées. Nous pas fusil. Nous, sauter tranchées. Nous surprendre Prussiens. Nous couper cou.. conic...

Et il faisait le geste en dessinant avec ses grosses lèvres un large sourire. Il ajoutait glorieusement en se frappant la poitrine:

—Moi pas mort! Moi pas mort!

* * *

Un brave Sénégalais, un cuisinier, s'avançait tranquillement sous une pluie d'obus, pour ravitailler ses camarades dans les tranchées.

Sur la tête, la marmite à soupe: dans une main, la casserole à rata: dans l'autre, le café; il marche. Les soldats lui crient:

—Courbe-toi, abruti!

Rien n'y fait, il marche toujours, et quand il arrive près de ses camarades, il dit tout simplement:

—Moi pas peur: obus pas entrer dans peau noire.

* * *

Ali ben Mohammed, tirailleur algérien, faisait récemment à son capitaine ce curieux rapport verbal:

—Ma captaine, ji viens fire li rapport di sentinelle. Voilà... Cinq kelbs (chiens) di z'Allemands, il a voulu voir li tranchées di tirailleurs. Comme ji veille bien, ji vois li Proussiens marcher avec li ventre dans li terre. Et puis, tu sais, ma captaine, quand i sont assez approchés, ji vois pas qu'i mangent di bettaraves... Alors, ji lève mon fusil et ji parle à moi: "Ali, mon z'ami si ti es un homme, ti vas descendre cite patrouille." Et aussitôt, ji fais taf, taf, taf... Tous i sont tombés. J'ai été voir. Tous morts!

* * *

L'autre bataille, le colonel B.. parcourant nos lignes, aperçoit deux cavaliers marocains démontés, qui, à vive allure, marchent vers la mousquetade.

—Où est ton régiment?... demande-t-il à celui qui fait brigadier".

—Ma colonel, chevaux tués, régiment perdu quatorze jours.

—Qu'es-ce que tu as fait pendant ces quatorze jours?

—Ma colonel, fait la guerre.

—Comment, fait la guerre?

—Ma colonel, marcher toujours côté canon, demandé cartouches camarades, tiré les Allemands.

Le colonel, qui est d'Afrique, n'insiste pas, mais explique aux deux solitaires qu'un régiment de spahis est justement là en réserve, tout près: il va les conduire, on leur donnera des chevaux...

—Ça bon

Et en route.

Mais voici qu'après cent mètres vers la seconde ligne, les Marocains s'arrêtent et clament:

—Ma colonel, ma colonel... toi trompe ton chemin...

—Comment! demande le colonel un peu interloqué.

Alors, l'orateur des deux, retourné vers la ligne fumante des shrapnells:

—*La guerre, par là, ma colonel... Et spahis, toujours à la guerre...*

LE KEPI DU GENERAL

Un incident de la vie quotidienne du général Pau

La Haye, 24.—Correspondance de l'Associated Press:

Une douzaine de fantassins français, couverts de boue des pieds à la tête, se reposaient un jour, le long d'un chemin sous les arbres qui leur offraient un abri insuffisant contre la pluie qui tombait à fines gouttelettes. Le caporal, assis, essayait en vain d'allumer sa pipe et, à intervalles, chantait à pleine voix.

Tout à coup il se redresse, cache sa pipe derrière son dos et fait le salut militaire. C'est que, sortant de la brume, un des trois grands chefs de l'armée française vient d'apparaître.

—Où est votre képi? demande au caporal le général Pau.

—Je l'ai perdu, mon général.

—Où l'avez-vous perdu?

—Quand nous avons été attaqués dans les bois ce matin, une branche d'arbre me l'a fait tomber de la tête et j'étais trop pressé pour m'arrêter et le ramasser. Maintenant il est perdu.

—Prenez mon képi, dit le général.

Le caporal a des craintes sur la fin de cette affaire; il pense qu'une punition l'attend pour avoir perdu son couvre-chef.

—Prenez-le et portez-le, insiste le général.

Le caporal obéit et resplendit comme un soleil sous le képi brodé des glorieuses feuilles de chêne en or, pendant que le général rassemblant son cheval s'éloigne au petit trot.

Depuis ce jour notre caporal, plein de fierté, promène sur les chemins de la frontière le képi du général Pau. A ceux qui protestent il répond:

"Le général m'a ordonné lui-même de porter son képi; j'obéis aux ordres du général et le képi reste sur ma tête."

Le général Pau connait ses soldats, et le monde peut comprendre pourquoi malgré la fatigue et les privations ils continuent à marcher, à combattre et à mourir pour leurs chefs.

Département des patrons



Ce costume à demi ajusté a sur le devant un panneau princesse qui peut se prolonger jusqu'au bord inférieur de la tunique ou être coupé à la longueur des basques. La jupe a un empiècement et dessous une tunique circulaire. La sous-jupe a un panneau de devant avec extension de côté au bas et deux panneaux d'arrière. La manche est petite avec emmanchure ordinaire d'épaule.

Le patron No 6,909 est pour mesures de buste de 34 à 44 pouces. La grandeur moyenne demande 1½ verge d'un tissu à dessin de 36 pouces de large et 3⅛ verges d'un tissu uni de 44 pouces; aussi une verge de doublure de 36 pouces pour le haut des panneaux du dos.

Ce patron peut être obtenu en envoyant dix sous au bureau de ce journal.



Cette jupe à plis repose sur une sous-jupe en trois morceaux terminée par un bas étroit. La tunique plissée ouvre sur le devant et s'ajuste au haut. Il y a plus de jupes en deux tissus qu'en un. C'est une matière de goût. On peut se servir d'étoffes unies, rayées de deux couleurs; aussi de serge et de soie.

Le patron de jupe No 6,883 est pour mesure de taille de 22 à 32 pouces. La grandeur moyenne demande pour la tunique 3⅛ d'un tissu de 36 à 44 pouces; pour la partie intérieure ¾ de verge d'un tissu de 36 ou 44 pouces et pour la sous-jupe 1⅞ verge d'une doublure de 36 pouces.

Ce patron peut être obtenu en envoyant dix sous au bureau de ce journal.

NOTRE COUPON.
Département des patrons, La Liberté B. P. 3151—

Veuillez trouver ci-inclus .... sous en retour desquels vous m'enverrez:

No............ Grandeur.........

Nom ....

Rue No. ....

Ville ....

Province ....

Note.—Un délai d'au moins dix jours doit nous être accordé pour l'expédition du patron.

Un carme, le P. Jean Sentenac, sous-lieutenant dans un régiment de ligne du 17e corps d'armée a, le 1er septembre, au nord de Verdun, été atteint de 22 balles.

Par une coïncidence miraculeuse, aucune n'a frappé d'organe vital.

Le blessé, soigné à l'hôpital de Limoges, va, après une convalescence chez sa mère, rejoindre son poste sur le front.

LES ALLEMANDS RECULENT EN PRUSSE ORIENTALE

En Pologne, la bataille est encore indécise. — En Galicie la situation est de plus en plus favorable aux Russes.

Paris, 23.—Le communiqué officiel de cet après-midi, parlant des opérations russes, dit:

"En Prusse orientale, les Allemands ont été repoussés sur la ligne Neidenburg-Soldau-Lautenburg.

"En Pologne, les Allemands ont réussi à obtenir un point d'appui sur la rivière Bsoura, au nord de Sochaczew. Plus loin, au sud, ils ont atteint la rivière Rawka à Bolimow, et ils ont dépassé Skierniewice, se dirigeant sur l'est.

Les troupes austro-allemandes marchent en Pologne sur un front qui court d'un point du sud-est de Piotrkow à l'ouest de la rivière Nida en Galicie. Ils ont atteint la rivière Dunajec et ils occupent la ligne Grybow-Smigrod-Sanok.

"La garnison de Przemysl a tenté une sortie qui n'a abouti à aucun résultat."

* * *

Pétrograde, 23.—Plusieurs régiments russes, venant du nord et de l'est, marchent sur Cracovie, ville forte de Galicie.

Selon toute évidence, on continue à se battre sérieusement dans le sud-ouest de la Pologne, près de Cracovie.

Tandis que les Allemands font de nouveaux efforts le long de la ligne de bataille s'étendant de Sochaczew à Skierniewice, pour avancer sur Varsovie, la plus grande activité n'a cessé de régner hier dans le voisinage de Miechow et d'Andrejew, points situés au nord-est et à proximité de Cracovie.

Les Russes ont reculé sur les positions qu'ils occupaient le long de la rive gauche de la Nida, près de la jonction de cette rivière avec la Vistule, à cinquante kilomètres à l'est de Cracovie.

Les forces austro-allemandes qui se trouvent dans le voisinage semblent avoir pour objectif la ville de Kieloe.

Leur front s'étend sur une longueur d'environ 120 kilomètres, depuis la rive droite de la Nida.

Elles se composeraient de huit à dix corps d'armée, soit de 320 à 400,000 hommes.

Les Austro-Hongrois ont attaqué le 18 décembre les faubourgs de Pinczow, ville située à 40 kilomètres et à l'est de Miechow, et ont réussi à traverser la rivière. Cependant, dans la suite, ils ont été repoussés avec de grandes pertes, après une lutte désespérée.

Les Russes sont en force le long de la Pilica, rivière située à trente kilomètres au sud-ouest de Pietrkow.

La trouée se trouvant entre cette position et la Nida est occupée par cinq divisions de cavalerie allemande.

Les deux armées russes cherchent à se réunir et s'avancent dans la direction d'Opoczno.

Près de cette ville, et dans les environs de Shedboro, un régiment autrichien a été défait il y a quelques jours, après avoir perdu 1,000 hommes et 17 officiers.

L'opinion des critiques militaires russes est que les opérations qui ont lieu dans cette région sont dirigées par les Allemands dans le but d'éloigner les Russes des environs de Cracovie, en menaçant leurs lignes de communications.

L'annonce officielle des succès russes en Galicie est interprétée ici comme indiquant l'insuccès définitif de la troisième avance des Autrichiens. Les Russes se vantent d'avoir pris l'offensive en attaquant successivement toutes les forces autrichiennes massées sur la frontière occidentale et commandées par le général von Boehm-Ermolli.

L'attaque s'est livrée tout le long de la Dunaiec jusqu'à la vallée supérieure de la San.

Les Autrichiens qui avaient traversé la Prusse de Mazolaboretz, dans les Carpathes, pour se diriger sur Dukla, ont été attaqués sur un front s'étendant de Lisko à Sanak.

Les Autrichiens ont essayé d'unir leurs forces à celles de la garnison de Przemysl, mais tous les efforts qu'ils ont tentés dans ce sens, dit-on, ont échoué.

Le 18 décembre, la garnison de Przemysl, dans une sortie désespérée, a été repoussée sur les fortifications de cette ville, avec des pertes énormes.

En même temps, la division autrichienne, qui marchait sur Dukla, a été attaquée à la baïonnette et s'est vue forcée de fuir, en abandonnant sur le champ de bataille une grande quantité de morts. Les Russes ont fait 1,000 prisonniers, parmi lesquels se trouvent dix officiers.

A l'ouest, sur la route menant à Baltfeld, un régiment autrichien a été attaqué par les Russes à Rycliatzi, sur un front descendant de Ryg à Yodlov.

Les Autrichiens ont été repoussés, en laissant environ 1,500 morts sur le champ de bataille.

LA FAMINE EN BELGIQUE

Déclaration du président du comité de secours des Etats-Unis

Londres, 23.—Les membres du comité américain de secours pour la Belgique ont été reçus aujourd'hui au Luncheon Club des négociants américains. En présentant M. C. Hoover, le président, l'ambassadeur Page, a loué hautement l'oeuvre du comité.

Parlant, dans son discours, de la condition de ces malheureux Belges menacés par la famine, M. Hoover a dit:

—Un grand nombre de vies humaines ont déjà été sacrifiées parmi ce peuple innocent dans certains districts que nous n'avons pas encore été à même de visiter.

"La population, affamée, a tenté de saisir les magasins allemands d'approvisionnements militaires et un grand nombre de personnes sont mortes de faim et de misère.

"Une autre remarque que je désire faire est que, en ce moment où les haines nationales ont atteint un haut degré d'intensité, la discussion des bons ou mauvais côtés d'un problème de ce genre, par le temps qui court, n'en devient que plus violente. De chaque côté, on s'obstine à ne pas vouloir la résoudre et, en attendant, les Belges meurent de faim.

"C'en est assez pour l'Amérique que sept millions d'êtres humains soient pris entre deux adversaires formidables.

"Les Belges ne sont pas un peuple qui a entraîné le monde dans une guerre par l'ambition de son armée ou de sa marine. Ils ont, comme les Américains des Etats-Unis, cherché, par la seule voie de la paix, à développer chez eux l'intelligence et l'industrie, et ils ont, pour cela, lutté courageusement. Je n'ai pas encore rencontré en Belgique un homme qui regrette le moins du monde d'avoir lutté pour l'indépendance de son pays.

"En ce moment, entendant de partout le canon qui gronde, 1,500,000 personnes font la ligne pour avoir du pain, et aucune famille, en Belgique, n'a de pain que celui que nous lui envoyons."

LES PERTES ALLEMANDES

La majorité des 70,000 Berlinois sous les drapeaux sont tombés sur les champ de bataille

Amsterdam, 25.—Les journaux de Berlin arrivés ici, déclarent que la majorité des 70,000 Berlinois qui sont alliés au front, sont tombés sur le champ de bataille.

Une autre statistique, donnée par les mêmes journaux, indique que parmi les associations ouvrières d'Allemagne dont le total des membres se monte à 661,000, 31 pour cent à peu près sont maintenant enrôlés dans le service actif. La fédération du travail en Allemagne a déjà distribué plus de dix-neuf millions de francs en secours aux sans-travails, et a prêté assistance aux femmes et enfants qui en avaient besoin.

NOUVEL AN

En avant! Salut à l'année nouvelle! Ce cri, tous les peuples l'ont répété, dans les idiomes les plus divers, depuis que le monde est monde, dit un de nos plus éminents chroniqueurs.

Dans l'Egypte mystérieuse, les cérémonies du renouvellement de l'année avaient un caractère exclusivement hiératique.

C'est au solstice d'hiver qu'Isis, s'étant mise en route pour savoir des nouvelles de son mari, avait retrouvé le corps d'Osiris, mis à mort par Typhon, le génie du mal qu'Horus, fils d'Osiris, avait fini par vaincre.

Au solstice d'été, qui équivalait à notre jour de l'an, on célébrait à la fois la fête pour le retour d'Isis et pour le premier signe de la crue du Nil. Les bas-reliefs du temple de Denderah nous font assister aux processions qui avaient lieu à cette occasion.

Athènes avait la fête de Chronos, le "vieux père des âges", comme le nomme Hésiode, et dans cette semaine, consacrée aux solennités qu'on appelait les "Chronies", c'était un usage, dit Macrobe, de passer le jour en joyeux festins. Chaque maitre traitait à table ses esclaves.

A Rome, le jour de l'an présentait un exceptionnel éclat. C'était Janus, le symbolique Janus aux deux visages, l'un tourné vers le passé, l'autre vers l'avenir: Janus tenant en main les clefs qui devaient ouvrir la nouvelle série de jours, qui personnifiait cette date solennelle.

Le jour de l'an qui, à Rome, grâce à l'organisation des chefs de *gens*, protecteurs de clients innombrables, avait un caractère exclusivement social, offrait dans les Gaules une physionomie toute différente.

C'était là véritablement une fête de la nature. Les druides, la veille, s'étaient retirés au fond des forêts impénétrables à d'autres qu'aux initiés; ils avaient de leur faucille d'or coupé le gui sacré. Quand ils revenaient, montrant à tous le rameau divin, des transports de joie éclataient.

Dès que le christianisme fut introduit dans les Gaules, les grandes solennités liturgiques prirent naturellement le pas sur les souvenirs de la religion druidique. Noël, l'Epiphanie, Pâques, devinrent les dates solennelles de l'année. C'est à Noël d'abord, puis à Pâques que commença longtemps l'année, et c'est à l'édit rendu par Charles IX, en 1563, que remonte seulement l'usage de compter les jours à partir du 1er janvier.

Malgré tout, la tradition du 1er janvier gaulois s'était perpétuée quand même. Toutes les chansons populaires relatives aux étrennes portent des noms qui rappellent la distribution du gui aux ancêtres: elles s'appellent, selon les pays, *guillenhem, laguilamen, aguignètes, aguilanes, guillannes*, etc.

Donnez-nous nos aguignètes
Dans le panier que voicy,

chantaient les enfants, en Normandie, en allant de porte en porte demander quelque friandise ou quelque jouet.

Dans l'Orléanais, le premier couplet de la chanson des étrennes débute ainsi:

Voici la Saint-Vincent qui vient,
Donnez-nous joyeusement
Voici la Saint-Vincent qui vient,
Par la sangoine!
Donnez-nous joyeusement
La guillane!

En Poitou et dans la Saintonge, c'est le *guillaneu*,

Messieurs et mesdames
De cette maison
Ouvrez-nous la porte,
Nous vous saluerons;
Notre guillaneu
Nous vous demanderons.

NOEL SUR LE FRONT

Le roi Albert achète des cigares pour les soldats, le kaiser en réquisitionne pour les siens

Amsterdam, 23.—Chaque soldat belge, sur le front de bataille de l'Yser, recevra du roi Albert, une boîte de cigares comme cadeau de Noël.

Le roi a commandé personnellement une grande quantité de cigares hollandais, qui ont été mis en boîtes, contenant chacune vingt-cinq cigares. La bague portera l'inscription "Yser, Noël, 1914."

* * *

Rotterdam, 23.—Le correspondant du "London Daily News" télégraphie que les Allemands, en vue de célébrer Noël, ont donné l'ordre à la ville de Gand de mettre à leur disposition un million de cigares, un million de cigarettes et quatre-vingt dix mille livres de tabac: de plus, ils se sont emparés de tout le vin des caves de la ville.

Un propriétaire a reçu l'ordre de fournir 800 bouteilles d'eau-de-vie, mais comme cette réquisition lui paraissait exagérée, il demanda au soldat s'il n'y avait pas une erreur. Le soldat lui répondit "oui" et il porta la demande à 1,600 bouteilles.

Les Allemands ont également réquisitionné des instruments de musique.

M. CAILLAUX ET LA DISCIPLINE

Les histoires que l'on colporte à Paris

Paris, (par correspondance).—Après avoir purgé quinze jours d'arrêts de rigueur, M. Caillaux, accompagné de Mme Caillaux, quitte la France à destination de l'Amérique du Sud.

Les causes de ce départ n'ont pas été rendues publiques, mais voici ce qu'on raconte couramment, à Paris, sur ce fameux couple:

En raison de son habileté financière, M. Caillaux fut, dès le début de la guerre, nommé payeur principal d'un corps d'armée et reçut un grade équivalent à celui de lieutenant-colonel. Ses bureaux étaient à Béthune.

Pendant quelque temps, il remplit sa charge d'une manière satisfaisante, mais il se fatigua vite de recevoir des ordres du général de corps d'armée et du payeur général, et il joua avec la discipline.

Vers ce moemnt-là aussi, Mme Caillaux sembla trouver monotone la vie à Béthune: Paris lui manquait.

Puisqu'il était M. Caillaux, il n'hésita pas à faire, avec sa femme, de fréquentes visites à Paris. Leurs apparitions répétées dans un certain restaurant réputé des grands boulevards ne manquèrent pas de faire sensation. Les Parisiens firent à haute voix des remarques tellement désagréables à l'égard de M. Caillaux, que celui-ci pensa bien faire en se retirant, après que le gérant de l'établissement l'eut averti que plusieurs clients insistaient pour qu'il partît.

Mais, comme l'habileté financière de M. Cailaux est plus grande que son tact et sa délicatesse de ses sentiments, il entra successivement dans plusieurs cafés des grands boulevards où, dès qu'il fut reconnu, il fut traité de la même façon. Les murmures ne tardèrent pas à se changer en protestations violentes contre la présence à Paris de M. Caillaux, dont la place était au front.

La situation se tendit à tel point que M. Caillaux, furieux se décida à se plaindre au gouverneur militaire de Paris.

Fort de son passé de président du conseil et de ministre des finances, M. Caillaux se présenta au palais du gouverneur en tenue civile, non pas en qualité subalterne, mais en tant que Caillaux.

L'officier de service qui le reçut, après lui avoir demandé le but de sa visite, l'informa que le gouverneur militaire de Paris avait donné des ordres les plus strictes pour qu'on n'introduisit près de lui que des officiers en uniforme militaire.

M. Caillaux manifesta son mécontentement et s'éloigna. Mais il revint le lendemain, non plus comme M. Caillaux, mais comme simple officier.

Le général Galliéni le reçut et, sans lui laisser le temps d'ouvrir la bouche pour formuler sa plainte, lui demanda ce qu'il faisait à Paris et pourquoi il n'était pas à son poste, à Béthune.

Comme M. Caillaux ne put fournir aucune excuse valable, le gouverneur lui donna l'ordre de retourner immédiatement à Béthune et d'y prendre les arrêts de rigueur pendant quinze jours.

Peu après ces événements, M. et Mme Caillaux dînaient un soir dans un restaurant de Béthune bondé d'officiers anglais pleins de bonne humeur. M. Caillaux, devenu très susceptible, se froissa de sentir tout le monde lancer sur lui des coups d'oeil et, se croyant l'objet de remarques moqueuses, se mit en colère, se leva brusquement, s'élança vers un officier anglais et tenta de le frapper au visage.

Mais M. Caillaux avait compté sans son hôte. Par malechance, il était tombé sur un officier dont le plus grand passe-temps était la boxe; aussi, avant même d'avoir pu donner un seul coup, M. Caillaux reçut, de droite et de gauche, une telle grêle de coups de poing, qu'il ne tarda pas à demander grâce et se retira dans un piteux état.

Le général en chef de l'armée anglaise entendit parler de cette affaire. Il envoya de suite une requête au gouverneur militaire de Paris, lui demandant de relever M. Caillaux de son poste et de le placer en un point où il ne pourrait avoir aucun contact avec l'armée anglaise.

Le gouvernement français, désirant éviter, pendant la crise actuelle, un scandale qui soulèverait l'opinion publique, décida de donner à M. Caillaux une mission qui l'éloignerait de France, pendant plusieurs mois au moins.

C'est pourquoi, à l'heure présente, M. et Mme Caillaux voguent vers l'Amérique du Sud.

L'ALSACE FRANCAISE

Un tribunal français est installé à Thann

Paris, 23.—C'est avec un cérémonial d'une simplicité dramatique que le premier tribunal français organisé sur la partie reconquise de l'Alsace a été installé hier à Thann. La salle d'audience était bondée. Les jeunes filles revêtues de leurs pittoresques costumes alsaciens y coudoyaient les vieillards qui pendant plus de 40 ans ont attendu anxieusement que la France reprenne l'Alsace.

Le plus profond silence régna dans la salle d'audience jusqu'au moment où les dragons formant la garde d'honneur sous le commandement d'un officier, mirent le sabre à la main. A ce moment un autre officier pénétra dans la salle, prit place devant le bureau du juge et lut la proclamation suivante:

"Au nom du peuple français" —les sanglots d'un vieil Alsacien incapable de maîtriser son émotion interrompirent l'officier qui après une courte pause continua: —"et en vertu des instrucions que nous a données le général commandant la première armée, nous déclarons que M. ..., est nommé juge à Thann et que sa juridiction s'étendra", etc.

Ce fut tout. Aussitôt toute la jeunesse se précipita dans la rue en poussant des vivats, pendant que les vieillards restaient figés à leur place comme en extase.

LA MAITRISE DES MERS

Les alliés ont pu transporter des milliers de soldats de leurs colonies sans perdre un seul homme

Paris, 25.—A la séance de la commission de la marine de la chambre des députés, qui a eu lieu aujourd'hui, le ministre de la marine, M. Augagneur, a déclaré que grâce à l'efficacité des flottes alliées des milliers de soldats avaient été transportés d'Algérie, de Tunisie, de l'Afrique occidentale, du Maroc, de Madagascar et du Tonkin en France, ainsi que d'Asie, d'Australie, d'Afrique et du Canada en Angleterre, sans qu'on ait eu à déplorer la perte d'un seul homme.

Le ministre ajoute que la coopération des flottes alliées permettait aux nations alliées de s'approvisionner à l'extérieur, alors que les mers étaient fermées à leurs adversaires.

En terminant, le ministre dit que, de plus, la marine française avait fourni des hommes et des canons pour prendre part aux combats sur terre, et que ses arsenaux avaient fourni de grandes quantités de matériel de guerre.

EN PROVINCE

FISHER BRANCH

M. Ovila St-Godard est allé à Winnipeg pour s'acheter des chevaux.

• • •

Mme A.-A. Gamache est revenue de Winnipeg presque rétablie Nous espérons que sa convalescence ne sera pas longue.

• • •

M. A. Millier vient de recevoir un char de farine et un char de machineries et autres marchandises. Comme il est le premier Canadien qui va avoir un magasin dans le village, nous lui souhaitons plein succès.

• • •

M. H. Cox est arrivé pour passer l'hiver sur son homestead.

• • •

M. Ben Benoit, de Elie, Man., est en promenade chez son ami M. J. Secours

• • •

MM. Pygrosky et Malkowitz ont été à Winnipeg la semaine dernière, par affaires.

• • •

Mlle J. Bremault, institutrice de l'école De Laval doit passer ses vacances dans sa famille à Sainte-Agathe, et Mlle Couture doit partir le même jour pour Winnipeg, en visite chez ses amis.

• • •

M. Jos. Provost, de Inwood, était en visite la semaine dernière, chez son ami, M. W. Grégoire.

• • •

M. et Mme Georges Laporte, de Hodgson, étaient en promenade ici dimanche dernier.

• • •

La salle publique de M. A.-G. Gamache est maintenant terminée et l'on nous promet une magnifique soirée durant le temps des fêtes.

Ti-Jules.

LE PAS

Aux élections municipales qui ont eu lieu le 15 décembre, M. H. Finger a été réélu maire avec une majorité de 37 votes sur ses adversaires. C'est la quatrième fois que M. Finger est élu maire. Dans la seconde division M. E. Rusk a été élu conseiller avec une majorité de 27 votes sur ses deux opposants. M. P. Denis Legerro a été élu conseiller avec une majorité de 26 votes sur son adversaire, dans la division trois.

• • •

Les Dames de la Société de Bienfaisance tenaient leur bazar mercredi le 16 et jeudi le 17, dans les salles de l'école catholique et malgré la rareté de l'argent les tables furent très achalandées. Jeudi soir la société donnait un concert, sous la direction de Mlle A. St-Godard, qui donna un fort beau résultat.

Le programme donnait plusieurs tableaux vivants, qui sont toujours fort appréciés du public: musique, chansons, etc. Le principal tableau vivant représentait les différents drapeaux des différentes nations alliées de la guerre actuelle. Le drapeau britannique était représenté par Mme H. Johnston (anglaise), le drapeau français par Mme Cochrane (anglaise). (Il paraîtrait que parmi les 40 ou 50 dames ou demoiselles françaises ou canadienne-françaises du Pas, il était absolument impossible de trouver une personne brune, et il fallait une brune: où est la tradition qui dit que la Canadienne est plutôt brune que blonde? Au Pas, on blondit, paraîtrait-il.) La Belgique était représentée par Mme U. St-Godard, la Russie par Mme Powell, la Serbie par Mme Stephanson, et le Japon par Mme D.-F. de Trémaduan. Plusieurs autres tableaux vivants, tous ayant trait à la guerre actuelle, furent représentés et très appréciés.

• • •

Le R. P. Fafard, qui était indisposé depuis quelque temps, s'est vu obligé de nous quitter, pour toujours, vendredi dernier; le R. P. retournait dans la Province de Québec, son pays natal. Les catholiques du Pas en le perdant, perdent un homme précieux pour eux car pendant le temps qu'il était ici il veillait sur le bien-être temporel de ses paroissiens avec un soin jaloux et de plus ce que les catholiques du Pas ont obtenu pour leurs écoles dernièrement est dû en grande partie au Révérend Père. Le Pas regrettera longtemps son départ.

LA SALLE

Le choeur de chant et de musique de notre paroisse exécuta les offices de la messe de minuit de la manière suivante:

Entrée: Marche de violon, exécutée par M. T. Ouellette.

Introït: Soliste, M. Osias Rochon.

Kyrie: Soliste, M. Arsène Daoust.

Gloria: Solistes, Alfred Cormier, J.-E. Rochon.

Offertoire: Minuit Chrétien. Soliste, M. A. Daoust.

Sanctus: M. R. LeVasseur.

Elévation: Solo de Violon par MM. T. Ouellette et O. Rochon.

Agnus Dei. Soliste, Arthur Rochon.

Les différentes parties de la messe ont été accompagnées par deux violonistes: MM. T. Ouellette et Osias Rochon.

Ce qui fut le plus remarquable dans cette jolie cérémonie, ce fut d'entendre les accords à la fois mélodieux et harmonieux de nos deux distingués violonistes à l'élévation.

Messe de l'Aurore

Les bergers. Soliste, Roméo Le Vasseur.

Gloria in Excelsis. Tenor. J.-E. Rochon et Arthur Rochon. Soprano, MM. Alfred Cormier et R. Rochon. Alto: Mmes A. Daoust et Donald Cormier.

Sortie. O Divine Enfance, par deux voix: Arsène Daoust et E. Rochon.

• • •

Notre curé profita de cette occasion pour nous annoncer le décès du vénérable curé de Papineauville, M. E. Rochon, frère de M. Osias Rochon, de notre paroisse. Ce digne curé était venu l'année précédente nous édifier par ses sublimes et touchantes paroles. A la famille cruellement éprouvée, nous offrons nos plus sincères condoléances.

Dans l'après-midi de Noël, nos jeunesses sont allées prendre leurs joyeux ébats à Selbourne, Chez M. G. Darling. Tous sont revenus le coeur rempli des bonnes choses si délicieuses que l'on goûte à la Noël.

• • •

Les demoiselles Cormier sont en vacances chez leur père, M. Jos. Cormier.

• • •

Mlle Marie Gaudry est arrivée parmi nous. Elle était accompagnée de M. Louis Cossette, d'Inwood.

L'Echo.

MARIAPOLIS

Permettez à une simple "habitante", plus habituée à nourrir les poules qu'à manier la plume, de venir combler une lacune qui s'est glissée dans les "Nouvelles" toujours si intéressantes des correspondants de ce village.

Il s'agit de la santé de notre cher curé. Je le fais d'autant plus volontiers que tous ses nombreux amis du Manitoba seront heureux de lire cette bonne nouvelle.

Il y a quelque temps, un de vos correspondants nous disait que M. le Curé pourrait reprendre sous peu "ses fonctions curiales", comme il les appelait; or, notre cher Curé les a reprises depuis quelques semaines déjà.

Ce fut une grande et bien légitime satisfaction pour ses paroissiens, la première fois qu'il chanta la grand'messe, après son retour de la province de Québec. Tous nous avons admiré sa bonne mine: jamais, se disait-on, notre curé n'a été aussi fort que maintenant. Il a chanté la grand'messe plusieurs fois et à la Noël, il a officié à la messe de minuit et à la grand'messe du jour. Plusieurs fois également, il a prêché, de sa voix si aimée et si bien connue; et quoique parlant assez longtemps, il ne paraissait pas fatigué du tout. De plus, il a repris les confessions et ses nombreux pénitents sont tous heureux de se remettre sous sa sage et habile direction. D'aucuns disent qu'à la démonstration en l'honneur de notre préfet, M. le curé y a parlé et chanté avec son entrain d'autrefois.

Donc, tout ceci veut dire en quelques mots que notre bien-aimé Curé est bien rétabli; aussi d'une commune voix, nous nous écrions: "Gloire et reconnaissance au grand saint Joseph et à la bonne sainte Anne qui ont obtenu cette guérison vraiment miraculeuse!"

M. L.

• • •

Lundi dernier, 21 courant, dans la salle paroissiale, nos amateurs dramatiques ont donné une charmante soirée au bénéfice de l'église.

Bravant le mauvais temps, beaucoup de fermiers sont venus entendre et applaudir nos acteurs.

Le drame en trois actes, de M. l'abbé Lebardin, fut très bien rendu. Mention spéciale accordée à l'unanimité par le nombreux auditoire à MM. L. Dumont et Elz. Chapedelaine qui ont rempli leurs rôles avec beaucoup de naturel et d'âme. M. Ph. Toutant et les autres méritent aussi des félicitations.

Dans les entr'actes, nous avons eu quelques morceaux de chant et de récitation très bien exécutés.

MM. Lecocq, frères, ont remporté un succès bien mérité dans "La cause de Baptiste".

Bref, soirée bien délicieuse et on se sépara aux chants toujours si patriotiques de "O Canada" et "Dieu sauve le Roi".

• • •

Les Dames de la paroisse se préparent à donner sous peu, une grande soirée au profit des Belges si injustement maltraités par la "Kultur" allemande.

Charlot.



ST-FRANCOIS-XAVIER

Mlles Joséphine et Philomène Lavallée, institutrices à Saint-Alphonse, sont de retour dans leur famille pour passer les vacances de Noël.

• • •

Nos paisibles habitants du Petit Canada eurent une petite alarme l'autre soir quand soudain, vers les dix heures, ils entendirent un bruit semblable à celui que ferait la transportation de l'artillerie. Ils crurent pour un instant que c'était bel et bien les Allemands qui, avec armes et bagages, venaient faire la guerre sur les bords de l'Assiniboine. Heureusement leur alarme fut de courte durée, lorsqu'ils apprirent que c'était tout simplement les "boys" ayant attelé des chevaux au "leveler" étaient descendus sur la glace pour faire un rond à patiner; ils travaillèrent avec ardeur tout en faisant autant de bruit que d'ouvrage, ces vaillants garçons.

• • •

Mlle Délia Pagé, de Belcourt, est en promenade chez sa soeur, Mme W. Deslauriers.

• • •

La belle fête de Noël fut commencée par la messe de minuit. Pour célébrer cette fête solennelle la paroisse entière avait tenu à y assister et grâce au dévouement de notre bon curé, qui est toujours à la disposition de tous, la plupart des fidèles ont pu s'approcher de la Sainte Table. Pendant la communion les élèves du Couvent chantèrent avec grâce les beaux cantiques de Noël. Qu'elle est toujours belle et grandiose, cette jolie fête de Noël annonçant à l'univers la naissance d'un Dieu.

• • •

Il est rumeur que Golo, Cendri, Michel, Bichond et Joe veulent faire un "B" pour aller nettoyer la halle... Il doit avoir une sauterie en perspective.

Janri.

ST-CHARLES

Le R. P. Chaumont, de Saint-Charles, est parti mardi soir pour Winnipegosis, où il chantera la messe de minuit. Il sera de retour le lundi suivant. Nous aurons le plaisir de le voir au milieu de nous pour la nouvelle année.

• • •

Mme S. Morin et Mme C. Conde partiront ces jours-ci pour Sainte-Anne des Chênes pour aller visiter leur famille à l'occasion des fêtes de Noël et de la nouvelle année.

Un ami.

• • •

La belle fête de Noël a été célébrée, cette année, avec autant de solennité et de succès que dans les années précédentes, suivie davantage.

Grâce au travail et au savoir faire des Révérendes Soeurs du couvent et de leurs élèves, les autels avaient revêtu leur meilleure parure de fête, et la crèche de l'Enfant Jésus représentant au plus naturel possible la grotte rocheuse de Bethléem ne pouvait que captiver les regards et entraîner les coeurs vers l'Enfant Dieu qui y repose sur la paille fraîche.

Aussi un grand nombre, pour ne pas dire la totalité des paroissiens s'approchèrent de la Sainte Table pour recevoir leur Dieu dans leurs coeurs. Il va sans dire que le chant et la musique furent dignes de la circonstance.

La messe chantée en partie et les cantiques de Noël si doux et toujours si impressionnants, furent d'une exécution parfaite, et notre choeur de chant comme par le passé d'ailleurs mérite toutes nos félicitations.

Et pour complément de la fête, un magnifique sermon de circonstance nous fut donné par le R. P. Beaudin, o.m.i., du Juniorat de Saint-Boniface. Doué d'une voix claire et agréable, le Rév. Père nous fit admirer les grandeurs et les bienfaits du mystère du jour.

En un mot, Noël a été encore un grand jour pour notre paroisse.

• • •

Plusieurs étrangers ont tenu à venir célébrer la fête avec nous.

M. et Mme Albert Cormier, de La Salle, étaient en visite chez Mme Honorée Laflèche.

Mme Welsh, de Lebret, Sask., est venue avec ses deux petits enfants visiter ses vieux parents M. et Mme Jos. Hogue.

• • •

Nos jeunes étudiants sont venus passer les vacances dans leurs familles. Ils vont prendre un repos bien mérité. Mentionnons entre autres les jeunes Edouard Laflèche et Adrien Laflèche, qui sont arrivés bons premiers dans leur classe. Il y a lieu de s'en réjouir.

• • •

Une grande amélioration vient d'avoir lieu dans notre village. Notre grande rue Saint-Charles est magnifiquement éclairée par la lumière électrique. On a trouvé ça bon, surtout pour la messe de minuit.

Rubis.

SAINT-PIERRE

M. Courcelles, de Sainte-Agathe, est en promenade par ici. Bon succès.

• • •

On annonce le prochain mariage de M. Ephrem L'Heureux et Mlle Yvonne Turenne; ils partiront pour un voyage des Iles Britanniques.

• • •

Mlles A. Bérard, D. Lambert et A. Goffray sont revenues de l'Ecole Normale. Elles commenceront à enseigner après les fêtes.

Le patinoir de Saint-Pierre est enfin fini. Nous avons un bon club de hockey de garçons et de filles. Le *leader*, M. Ernest Théroux, vous invite cordialement.

M. et Mme Louison Lambert sont en promenade à Saint-Pierre. On ne sait quand ils retourneront à Transcona.

Kaiser.

• • •

Il est rumeur que M. Hercule Préfontaine viendra à Saint-Pierre pour le premier de l'An Il faut espérer qu'il aura un meilleur succès qu'à son dernier voyage projeté. Rappelle-toi bien, Hercule: "*Rien ne sert de courir, il faut partir à point!*"

SOMERSET

Parmi les tentatives qui ont la réputation d'être impossibles, celle de plaire à tout le monde, a toujours tenu la première place d'honneur. Malgré des efforts inouis de bonne volonté nul ne peut y arriver. Cependant ne pourrions-nous pas forcer l'impossible afin que nos résolutions de paix d'abord, et de charité ensuite pour ceux avec qui nous vivons.

• • •

Tout un contingent de Collégiens, Séminaristes, et demoiselles des pensionnats, nous arrive pour passer les fêtes chacun dans sa famille.

• • •

M. D.-P. Décosse, M.D., de Sainte-Agathe, est en visite chez sa mère.

• • •

M. Lyman Bessette, de Prince-Albert, est en visite chez ses parents.

• • •

M. Emile Décosse, qui était depuis le printemps dernier dans le district d'Ottawa, à étudier la culture mixte, est de retour dans sa famille.

• • •

Les *platitudes* sont faites pour que les hommes d'esprit les réparent.

• • •

1914—1915

A travers l'espace entraînée
Incertaine de son chemin,
Notre planète va, demain
Entrer dans une nouvelle année.

Salut donc à la jeune année
Qu'elle fasse luire demain
L'espoir pour le genre humain
D'une meilleur destinée.

Léonce.

L'Allumeur de Réverbères

Par Melle Cumming

Roman de La Liberté — No 7

Ses longs cheveux descendaient en boucles soyeuses le long de son cou d'albâtre; ses yeux étaient bleus, et ses joues roses et potelées comme celles d'un chérubin.

Les personnes et les objets que Gerty aperçut dans cette maison lui parurent si extraordinaires et si beaux, que les mots manquèrent à son admiration, et qu'elle ne put faire autre chose pendant un instant que de sauter de joie en indiquant du doigt à Willie les objets qui la frappaient le plus.

—O Willie! dit-elle enfin lorsqu'elle fut un peu revenue de sa surprise, n'est-ce pas un ange qui est devant nous? Et puis quel beau feu! la belle dame! et tenez, quels charmants souliers le père a aux pieds! Ah! mon Dieu, que ces enfants sont donc jolis!

Suivirent plusieurs exclamations toujours commencées et terminées par un éloge des enfants. Willie paraissait satisfait, la vue de cette demeure avait produit sur Gerty tout l'effet qu'il en attendait.

Cependant True était arrivé, et sa torche éclairait la rue. Willie et Gerty furent aperçus, et devinrent à leur tour le sujet de la conversation des trois autres enfants. La petite fille aux cheveux bouclés fut la première qui les aperçut, elle les fit voir aux deux autres. Sans se bien rendre compte du motif, Gerty fut contrariée de se trouver ainsi en butte aux observations; et elle se retira aussitôt à une place d'où elle ne pouvait être aperçue, malgré ce qu'en put dire Willie, qui trouvait juste qu'on s'occupât d'eux puisqu'ils s'étaient bien occupés des autres. Lorsque True eut disparu avec son échelle, les enfants s'étant éloignés de la fenêtre, Gerty revint jeter un nouveau coup d'oeil dans l'appartement, et sans doute qu'elle y serait restée longtemps en contemplation si la domestique n'était venue abattre le rideau et interrompre ainsi son spectacle. La toile était baissée, les deux enfants partirent en se donnant la main à la recherche de True.

—Ne seriez-vous pas heureuse de vivre dans une pareille maison, Gerty? dit Willie.

—Certainement, c'est si beau!

—Je veux, un jour ou l'autre, reprit Willie, avoir une maison semblable.

—Et où la prendrez-vous? s'écria Gerty surprise de cette déclaration.

—Je travaillerai, je deviendrai riche, et je ferai bâtir.

—Vous ne pourrez pas, il faut beaucoup d'argent pour cela.

—Je le sais; mais je puis en gagner si je veux. Le Monsieur qui habite cette maison était un pauvre garçon sans le sou, lorsqu'il arriva à Boston. Pourquoi ne deviendrais-je pas riche comme lui?

—Et savez-vous comment il a gagné son argent?

—Non, je ne sais pas comment il a fait, mais il y a pour cela plusieurs moyens; et quoique bien des gens prétendent que c'est l'effet du hasard, moi je crois qu'on y arrive toujours par le travail et l'habileté.

—Avez-vous de l'habileté?

Willie se mit à rire.

—Je n'ose vous dire que oui, dit-il, car si je n'allais pas devenir riche, je prouverais le contraire.

—Quant à moi, dit Gerty, si j'étais riche, je sais bien ce que je ferais.

—Et que feriez-vous?

—D'abord j'achèterais un grand et beau fauteuil pour l'oncle True, avec de beaux coussins et des fleurs dessus, précisément comme celui qu'occupait le Monsieur de la maison. Ensuite j'aurais de belles lampes, afin de rendre la chambre bien claire, bien claire.

—Il me semble que vous aimez bien la lumière, Gerty? dit Willie.

—Oh! oui, dit l'enfant, je hais les lieux noirs et sombres, et je n'aime rien tant que les étoiles, le feu et la torche de l'oncle True.

Les enfants s'entretinrent encore longtemps de leurs projets d'avenir et de l'emploi qu'ils feraient de la richesse qu'ils se flattaient de posséder un jour. Gerty partageait l'ambition de Willie, et voulait aussi devenir riche. Quant à Willie, il développait à sa petite amie les plans que formait sa jeune imagination. Il voulait faire vivre sa mère, son grand-père et l'oncle True luimême dans le luxe et l'opulence; mais il était surtout préoccupé de l'idée de donner à sa mère un beau bonnet à fleurs comme celui qu'ils avaient vu à la dame du salon, ce qui fit beaucoup rire Gerty: car, avec cette intuition du bon goût particulier aux femmes et que Gerty possédait à son insu au suprême degré, elle ne pouvait s'empêcher de penser que la bonne petite madame Sullivan ferait une drôle de figure sous cette riche coiffure, et il lui semblait qu'elle ne pourrait revêtir un si brillant costume sans perdre en quelque sorte son identité. Willie, qui n'était pas doué du même tact sur ces matières, ne voyait rien de trop beau pour sa mère, et il eût voulu la parer de tout ce qu'il y avait de plus riche et de plus somptueux.

Heureux enfants! heureux de bâtir ainsi des châteaux en Espagne, heureux surtout de n'y mêler aucun sentiment d'égoïsme et de ne faire entrer dans leurs plan d'avenir que des motifs d'amour et de désintéressement; car, comme on le voit, ce n'était pas à eux-mêmes que ces enfants songeaient, c'était au bien-être de leurs parents et de leurs amis. Ces élans du coeur qu'ils se communiquaient entre eux avaient pourtant leur source dans des sentiments différents. Chez Willie ils étaient le résultat naturel d'une âme douce, bonne et portée aux actes de générosité, tandis que chez Gerty ils n'étaient en quelque sorte que l'expression abrupte d'une nature inculte qui s'abandonnait sans règle et avec impétuosité aux bonnes et aux mauvaises inspirations du moment.

Tout en conversant de la sorte, nos deux interlocuteurs venaient de tourner le coin d'une nouvelle rue; mais à peine avaient-ils fait quelques pas de ce côté que Gerty s'arrta et refusa positivement d'aller plus loin. Elle fit même tous ses efforts pour forcer Willie à retourner en arrière.

—Qu'y a-t-il, Gerty, dit celui-ci, êtes-vous fatiguée?

—Non, mais je ne veux pás aller plus loin.

—Pourquoi cela?

—Parce que... parce que... Ici Gerty baissa la voix et murmura à l'oreille de Willie: Parce que c'est ici que demeure Nan Grant. J'aperçois sa maison. J'avais oublié que le père True venait de ce côté. Je n'irai pas plus loin, j'ai peur.

—Oh! oh! dit Willie en se donnant un certain air d'importance, je voudrais bien savoir ce qui peut vous effrayer quand vous êtes avec moi. Que cette femme s'avise un peu de vous toucher! et l'oncle True donc! Nous ririons.

Willie ajouta plusieurs plaisanteries sur le compte de Nan, disant qu'elle ne les verrait sans doute pas, tandis qu'ils pourraient bien l'apercevoir, et qu'il avait la plus grande envie de la connaître: en un mot, il fit si bien qu'il parvint à rassurer Gerty, qui du reste n'était pas peureuse, et qui avait cédé sans réflexion à la première impression produite sur elle par la vue des lieux où elle avait été si malheureuse.

La terreur que lui inspirait Nan se changea bientôt chez Gerty en un violent désir de faire connaître à Willie son ancienne persécutrice. Elle le conduisit dans ce but à la fenêtre de la chambre de Nan. Le hasard les servait à souhait. En face de cette fenêtre, dans le milieu de l'appartement, la propriétaire était en train de se disputer avec une de ses voisines. Son visage, allumé de colère, suffisait pour donner à première vue une idée complète du caractère de cette méchante femme, pour laquelle il faudrait inventer les noms de mégère et de virago s'ils n'existaient déjà dans la langue.

—Laquelle des deux femmes est Nan Grant? dit Willie, c'est sans doute celle qui tient une cafetière à la main?

—Oui, dit Gerty, c'est elle-même.

—Que fait-elle là?

—Vous le voyez, elle se dispute avec miss Birch. Il faut toujours qu'elle se dispute avec quelqu'un. Mais est-ce qu'elle nous voit?

—Oh! non, elle est trop occupée pour cela. Mais c'est assez nous arrêter. Je l'ai suffisamment vue, et vous aussi, je suppose, allons, venez.

Gerty résista. Forte de savoir qu'elle était en sûreté et qu'on ne la voyait pas, elle dévorait Nan du regard; et ses yeux, qui tout-à-l'heure brillaient du doux reflet d'une âme exaltée par la reconnaissance, étincelaient maintenant du feu de la vengeance. Feu terrible que Nan avait attisé pendant longtemps, et qui se réveillait à sa vue aussi ardent que jamais.

Willie, qui voyait l'heure avancée, et qui de plus s'apercevait que Flint était déjà à une grande distance, laissa la main de Gerty et s'éloigna d'elle dans l'espérance qu'elle se déterminerait enfin à le suivre.

—Allons, Gerty, lui dit-il, ve-

LE NOEL DE SAINT MARTIN

Dans ce temps-là, le grand saint Martin partit seul du "Lion d'Angers", pour s'en aller à Gené, ayant fait la promesse aux bonnes gens de ce village de récompenser leur pitié en assistant, chez eux, à la messe de minuit.

Il faisait froid, et la nuit était claire. Bien enveloppé dans ce qui lui restait de son manteau, tenant à la main son bâton d'évêque, saint Martin ne pressait guère son cheval, sachant que la distance était courte, et pensant arriver à Gené longtemps avant la première sonnerie de la messe.

Il regardait les ombres bizarres des arbres éclairés par la lune, et, parfois, apercevant au loin quelque pauvre maison, il la bénissait au passage, appelant sur les malheureux qu'elle abritait la protection du Seigneur.

Après quoi, il s'absorbait dans ses prières, ne prenant point garde au chemin que suivait sa monture, de telle sorte que celle-ci l'égara au milieu des champs et finit elle-même par s'arrêter tout net, ne sachant plus où conduire son maître.

Le grand saint Martin essaya de retrouver sa route, mais plus il marchait et plus il se perdait. Pourtant, il ne se fâchait pas, car la colère est un péché. Ce qui l'attristait, c'était la pensée que les bonnes gens de Gené auraient le coeur marri en ne le voyant pas parmi eux. Il secouait aussi la tête avec chagrin, en se disant que c'était la première fois qu'il n'assisterait pas à la messe de minuit et manquerait de se réjouir avec les chrétiens de la naissance de l'Enfant Jésus. On assure même qu'il en pleura, et que les larmes qui tombèrent de ses yeux furent gelées aussitôt, et demeurèrent sous la forme de perles précieuses, que les anges recueillirent et portèrent au paradis, où Madame la Vierge Marie les accepta pour s'en parer.

Juste à ce moment, saint Martin s'aperçut qu'il n'était plus seul à voyager dans la campagne et qu'un autre cavalier chevauchait près de lui. A la clarté de la lune, il le regarda et ne se souvint point de l'avoir rencontré auparavant. C'était un homme de haute taille, tout habillé de rouge, avec une barbe pointue et des yeux qui brillaient sous ses sourcils, comme deux braises dans le foyer. A son côté était une épée, il portait un poignard à sa ceinture, et sur sa toque se dressait une plume noire et fourchue. Son cheval était couleur de suie, avec des sabots ferrés d'argent, qui ne faisaient aucun bruit, même lorsqu'ils se posaient sur des pierres, desquelles jaillissaient des étincelles.

—Où donc allons-nous ainsi, grand saint Martin? demanda le rouge cavalier au pieux évêque.

—Vous me connaissez sans me connaître, répondit modestement celui-ci. Mon nom est bien Martin, mais je ne suis qu'un pécheur, et le Seigneur Dieu me fera de sa bonté une aumône dont je suis indigne s'il me reçoit plus tard dans sa Béatitude. Pour vous, je ne sais qui vous êtes, mais je vous aurai vive reconnaissance si vous m'enseignez le chemin de Gené, où je m'en vais à la messe de minuit.

—Nous irons donc ensemble, dit l'inconnu, car c'est là que je me rends également. Suivez-moi. Le temps presse. La messe sonnera tout à l'heure.

Ayant parlé de la sorte, il avança plus vite, et le grand saint Martin s'efforçait de le suivre, malgré la résistance de son cheval, devenu plein d'effroi, et dont le poil, mouillé d'une sueur ardente, fumait au point que le cheval et le saint semblaient enveloppés d'un nuage.

Soudainement, le cavalier rouge s'arrêta en un lieu isolé, se prit à rire d'un rire terrible et, tout en riant, s'écria:

—Tu m'a joué plus d'un méchant tour, grand saint Martin! Pour cette fois, je me suis moqué de toi! Nous ne sommes point ici à Gené, mais à la Trochuaire, d'où la route est encore longue pour aller au village. Entends sonner là-bas la messe de minuit! Tu n'y seras pas, pour la première fois de ta vie, et, par l'enfer, j'en rirai longtemps!

Saint Martin n'était pas méchant. Cependant, il fit un signe de croix sur le cavalier rouge, qui disparut aussitôt, avec son cheval noir ferré d'argent, en poussant un terrible cri de douleur, car chacun sait que les plus affreux supplices paraîtraient doux au Malin, auprès de la souffrance que lui fait éprouver le simple signe de notre rédemption.

Après cela, le bon évêque se vit seul, en ce désert de la Trochuaire, tandis qu'au lointain la cloche de l'église de Gené appelait les chrétiens à l'office. Alors, ne croyant plus pouvoir tenir sa promesse, saint Martin descendit de cheval, jeta son bâton à terre, et, sans s'inquiéter du froid de la nuit, s'agenouilla sur une grosse pierre brute, où il se mit à prier aussi dévotement et d'un coeur aussi joyeux que s'il eût été à l'église, au pied de l'autel, environné des fidèles et éclairé par la lumière des cierges.

Or, tandis qu'il priait, l'air, autour de lui, devint plus doux qu'il ne l'est au printemps, une musique délicieuse se fit entendre, et des esprits ailés chantèrent de vieux Noëls, où il était parlé du divin Enfant, des rois mages et des bergers, et de la crèche, et de l'âne, et du boeuf, dont la chaude haleine caressait le Dieu naissant dans ses langes. Et l'âme du grand saint Martin débordait de joie, et une ivresse infinie la remplissait.

Enfin, il se releva, remonta à cheval et s'éloigna, guidé par le son de la cloche de Gené et précédé d'une blanche clarté, qui l'accompagna jusqu'au moment où il ariva aux premières maisons du village. Là, des hommes et des femmes l'attendaient et le conduisirent à l'église, remplie de pieuses gens, qui se courbaient en le voyant passer afin de recevoir sa bénédiction; mais lui-même s'inclina devant le pauvre curé, lui demandant des prières, dans l'humilité de son coeur.

Le lendemain, des paysans qui s'en revenaient par la Trochuaire, s'aperçurent que la rude pierre sur laquelle le grand saint Martin s'était agenouillé portait trois profondes empreintes, qui étaient celles du genou de l'évêque, de son bâton et du pied de son cheval. Elles y sont encore, visibles aujourd'hui comme elles l'étaient il y a plus de mille et cinq cents ans, et ceux qui vont en pèlerinage en cet endroit, qu'on appelait en Anjou le Pas-Robin, et où une croix de bois est plantée, s'en retournent guéris de la fièvre et n'ont point à redouter la rencontre du cavalier rouge, au noir cheval ferré d'argent.

LES PERTES AUTRICHIENNES

L'armée austro-hongroise aurait perdu plus de 900,000 hommes

Londres, 25.—Le "Morning Post" publie une lettre d'un journaliste hongrois d'après lequel les régiments de hussards hongrois, 1er, 7e et 16e, très populaires en Hongrie et dans lesquels servent tous les jeunes cavaliers de la noblesse hongroise, des familles Szechenyi, Karolyi, Hunyady, Forgach, Windischgraetz, Odescalchi, Esterhazy, régiments envoyés en Belgique, ont été abîmés, presque entièrement détruits.

Le gouvernement hongrois n'a rien publié sur ces régiments pour ne pas indisposer l'opinion hongroise laquelle pense que c'est folie d'envoyer des régiments hongrois en Belgique pour assurer la sûreté des Allemands tandis que la Hongrie est menacée.

Le même journaliste dit qu'en Serbie, durant les trois premiers mois de la guerre, les Autrichiens ont eu 791 officiers et 37,047 soldats morts, 2,219 officiers et 90,736 soldats. Le nombre total, compris les disparus, s'élève à 148,598 hommes, presque un tiers de l'armée envoyée contre les Serbes à la fin de juillet, et qui comptait 500,000 hommes. Pour remplir les vides on envoya encore 100,000 hommes.

Dans le théâtre nord oriental de la guerre, le chiffre le plus élevé est celui des disparus, ce qui indique que les régiments slaves se sont rendus aux Russes chaque fois que l'occasion s'est présentée. Les pertes en Galicie s'élèvent à 752,936 hommes, dont 2,134 officiers et 170,104 soldats disparus. Les pertes en Hongrie orientale s'élèvent à 67 officiers et 1,707 soldats.

Il résulterait de ces chiffres que l'Autriche a perdu durant les premiers trois mois de la guerre un peu plus de 900,000 hommes, entre soldats et officiers. De 70,000 officiers sous les armes, 19,000 sont hors de combat.

L'intéressante lettre se termine ainsi:

"Durant la dernière semaine, tous les jeunes gens de dix-huit ans ont dû se présenter aux autorités militaires. Une nouvelle armée composée de ces jeunes gens et de ceux qui avaient été exemptés précédemment est en train de se former et entre mars et avril nous aurons encore deux millions d'hommes prêts. Comme vous voyez nous pouvons encore disposer d'hommes. Mais ce qui nous manque, c'est un autre facteur essentiel: nous n'avons pas d'argent."

NOEL DANS L'OCEAN

D'une lettre d'un capitaine d'infanterie coloniale, à bord d'un transport la nuit de Noël avec six cents soldats:

Dans les cabines que masque un rideau flottant, les petits enfants dorment sur les couchettes étroites. Ils sont inquiets. Comment viendra le bonhomme Noël, comment descendra Jésus sur le bateau perdu? Pas de chenets luisants, pas d'âtre où meurt la flamme, et pourtant, il y aura, demain, des jouets dans les petits souliers. Il y aura même oranges et gâteaux, car une mère a songé à tout, et, grâce à la complaisance attendrie du commissaire, tous ont, la fête finie, saccagé le buffet pour les bambins roses.

Les troupiers sont groupés, pressés, sur le gaillard d'avant. Le bateau glisse, sans heurt, en silence, d'un mouvement de rêve. Nos hommes se taisent, aspirant la fraîcheur salée, salubre. A quoi songent-ils? A la neige floconneuse sur les arbres dépouillés, aux capelines attardées par les sentiers boueux, aux chemineaux errants, aux flambées du foyer familial, aux humbles et joyeux Noëls.

Et voilà que, sur le coup de minuit, la cloche d'avant tinte, pure, grêle et triste. Quel appel nostalgique, venu des clochers de la terre, vibre dans la nuit sereine et déclanche les âmes!

Spontanément, de toutes les poitrines haletantes, s'élève en un choeur puissant, en une communion fervente, le *Minuit, chrétiens*. Le cantique jaillit et fuse, solennel, sous la nef divine, plus haut que toutes les cathédrales.

Ah! ce chant de soldats dans l'océan Indien, ce Noël de soldats en partance vers la fièvre et la brousse, est un de ces souvenirs d'émotion saine et intense qui marquent profondément dans une vie d'homme et de soldat!

LA FUREUR DE FRANCOIS-JOSEPH

Il s'en prend à ses généraux

Milan, 26.—Il existe à Vienne un découragement complet quand le public, à propos de la débâcle complète et inattendue des Autrichiens en Serbie.

Quoiqu'il soit interdit à Vienne de publier d'autres rapports que ceux provenant du ministère de la guerre, des détails de la défaite terrible infligée par les Serbes se répandent graduellement.

Il est même chuchoté dans Vienne que la retraite coûte aux troupes autrichiennes plus de soixante-cinq mille tués et blessés.

Dans les cercles de la cour, on annonce, dit un correspondant de "Il Secolo", que, lorsque la mauvaise nouvelle a été donnée au vieil empereur, il resta quelque temps consterné et muet, puis devint furieux et se mit à jurer comme un troupier, téléphonant au comte Berchtold et au général Kropatkin, ministre de la guerre, de venir immédiatement au château impérial.

Il ordonna le déplacement immédiat du feld-maréchal Potiorek.

L'empereur se plaint qu'on l'ait fait paraître tout à fait ridicule lorsque, récemment, un des généraux placés sous le commandement de Potiorek lui a fait cadeau, pour l'anniversaire de son couronnement de la capitale serbe, lui a assuré que l'ennemi était complètement battu et qu'avant trois semaines, la nouvelle capitale, Nish, subirait le même sort que Belgrade: le souverain, ravi, envoya au commandant en chef la décoration de guerre la plus élevée qu'il puisse conférer "en reconnaissance de votre grande et décisive victoire remportée en Serbie".

* * *

Paris, 26.—Dans une dépêche envoyée de Nish, le correspondant de l'agence Havas dit que les autorités serbes se sont rétablies dans le voisinage de Podrinje, endroit où ont été faites prisonnières les troupes autrichiennes.

Les prisonniers affirment que les pertes autrichiennes, en tués et blessés, dans les derniers combats, ont été énormes et qu'elles sont supérieures à celles en prisonniers. Ce fait est montré par la quantité innombrable de corps de soldats autrichiens qui ne sont pas enterrés et qui ont été trouvés sur la ligne de leur retraite.

Loznitza a été incendié par les Autrichiens, quoiqu'il n'y ait pas eu de combat près de cette ville.

© 1914, by American Press Association.

BELGES SANS FOYERS

nez, je n'ai pas le temps d'attendre.

Gerty se retourna, vit qu'il s'éloignait, et sans perdre de temps arracha une pierre à la muraille effondrée et la lança de toutes ses forces à travers la fenêtre. Il se fit alors un grand bruit de vitres cassées, suivi d'une exclamation poussée par la voix bien connue de Nan. Mais Gerty n'attendit pas l'effet de sa colère; aussitôt sa pierre lancée ses terreurs l'avaient reprise, et elle était partie de toute la vitesse de ses jambes.

Elle ne s'arrêta que quand elle se vit en sûreté à côté de True.

Willie garda pendant longtemps le silence, et ce ne fut que lorsqu'ils se trouvèrent près de leur maison qu'il lui dit d'un air chagrin:

—Comment, Gerty, savez-vous ce que vous avez fait? briser ainsi une fenêtre!

Gerty leva les épaules, et pour toute réponse:

—C'est précisément ce que je voulais faire, dit-elle

True demanda de quelle fenêtre il était question, et Gerty, sans hésiter, lui raconta toute l'affaire. True et Willie ne soufflèrent mot pendant tout le récit, et la promenade s'acheva dans le silence. Les deux compagnons de Gerty paraissaient chagrins, elle-même se sentait mécontente au fond du coeur. Pourquoi? elle l'ignorait peut-être elle-même. Mais elle comprenait instinctivement que la vengeance satisfaite avait détruit en elle la paix et le bonheur intimes. Pauvre enfant! combien elle avait besoin d'être instruite de la vérité! Dieu permette que la lumière de l'âme lui devienne un jour plus chère encore que cette lumière extérieure qu'elle recherche avec tant d'ardeur.

On était arrivé à la maison. Willie souhaita le bonsoir à ses amis, et, comme c'était sa coutume, on ne le revit pas de toute la semaine.

IX—*Un nouvel ennemi*

—Mon père, dit madame Sullivan une après-midi que M. Cooper se disposait à sortir et à emporter avec lui les divers objets dont il avait besoin pour son travail du samedi à l'église, pourquoi n'emmèneriez-vous pas la petite Gerty avec vous? Elle vous aiderait à porter quelque chose, et serait, je suis sûre, enchantée de vous suivre.

—C'est inutile, dit M. Cooper, j'emporterai bien tout moi-même.

Mais comme il tenait dans une de ses mains une lanterne et une mesure de charbon, qu'il avait sur les bras une hachette et un panier de copeaux, et que son épaule se trouvait chargée d'une petite échelle, force lui fut de reconnaître qu'il n'y avait pas moyen de se charger encore d'un marteau et d'un grand sac de clous, qui lui étaient cependant nécessaires.

Madame Sullivan appela donc Gerty, et lui demanda si elle ne voudrait pas accompagner M. Cooper à l'église pour porter quelques-uns de ses ustensiles.

Gerty fut enchantée de la proposition; et prenant aussitôt le marteau et les clous, elle sortit en courant sur les pas de M. Cooper.

Lorsqu'ils furent arrivés à l'église, le vieux sacristain prit des mains de la petite fille les objets dont elle s'était chargée, et lui dit qu'elle pouvait circuler dans le lieu saint comme il lui plairait, jusqu'à ce qu'ils retournassent à la maison, en lui recommandant toutefois de ne pas faire de bruit et de ne toucher à rien. Quant à lui, il entra dans la sacristie pour s'occuper de ses travaux habituels.

Gerty laissée seule au milieu de l'église prit un grand plaisir à se promener de tous côtés, à visiter les nefs, à examiner le banc de l'oeuvre, en un mot à tout voir en détail, car jusqu'à ce moment elle ne connaissait encore qu'un petit coin de la galerie. Elle grimpa dans la chaire et se mit en imagination à adresser un discours à la foule. Elle commençait cependant à en avoir assez de ses observations, quand l'organiste, qui était entré sans qu'elle le vit, se mit à tirer de son instrument quelques notes harmonieuses. A ce bruit, Gerty tressaillit, leva la tête, bientôt elle écouta avec non moins de plaisir que d'attention. L'artiste n'avait pas joué quelques minutes que deux personnes entrées par une porte latérale captivèrent les regards et l'esprit de Gerty. L'un de ces nouveaux venus était un homme âgé, vêtu comme un ecclésiastique, petit et maigre, avec des cheveux rares et gris, un front élevé et une physionomie qui pour être sévère n'en avait pas moins cependant un air de calme et de bonté remarquable. Une jeune dame, d'environ vingt-cinq ans, l'accompagnait et lui donnait le bras; elle était vêtue avec la plus grande simplicité. Une robe brune et un chapeau de même couleur, avec quelques rubans bleus autour du visage, formaient toute sa parure. Le seul objet de luxe qu'on remarquât dans sa toilette était une riche fourrure attachée à la poitrine par une agrafe enrichie de pierreries. Sa taille, un peu au-dessous de la moyenne, était cependant pleine de grâce et de dignité; ses traits étaient réguliers et délicats, son teint clair et même un peu pâle; sa chevelure surtout était remarquable: de longues et soyeuses boucles brunes s'échappaient de dessous son chapeau, et encadraient avec grâce son doux et charmant visage.

Le vieillard et la jeune femme s'approchèrent de la place occupée par Gerty, mais sans s'apercevoir de la présence de l'enfant, entièrement cachée dans la chaire.

—Je suis enchanté que vous aimiez l'orgue, dit le monsieur. Je ne suis qu'un juge peu compétent en musique, mais j'ai entendu dire que l'instrument de cette église était excellent, et qu'Hermann en jouait d'une manière très-remarquable.

—Mon jugement ne fait pas non plus autorité, reprit la dame. Je ne suis point un grand connaisseur en musique, mais je l'aime beaucoup. Cette symphonie est délicieuse. Il y a longtemps que je n'avais rien entendu qui m'eût si profondément émue. Cela peut-être tient aussi à ce que ces sons se produisent dans une église presque entièrement vide. Il n'y a rien que j'aime comme une grande église un jour de la semaine. Il me semble que le silence et la solitude ajoutent encore à la solennité du lieu. C'est sans doute parce que vous savez mon goût à cet égard que vous m'avez conduite ici?

—Je désirais vous être agréable: je savais qu'Hermann devait jouer à cette heure, et puis je vous voyais si pâle, que j'ai pensé qu'un peu de promenade ne pouvait que vous être favorable.

—Cela m'a fait du bien, en effet: je me sentais mal à l'aise, j'avais besoin d'un peu d'air et de frais. Mais madame Ellis était occupée, et vous savez que je ne puis sortir seule.

—Je croyais trouver ici M. Cooper le sacristain, reprit le vieillard, j'avais besoin de lui parler par rapport à l'éclairage. Les jours sont maintenant si courts, et il fait nuit de si bonne heure, que je voulais lui demander d'ouvrir un peu plus les jalousies, sans quoi je ne pourrai jamais parvenir demain à finir de lire mon sermon. Sans doute qu'il est dans la sacristie, car le samedi on le trouve toujours dans l'église à cette heure. Le mieux est d'y aller voir.

Au même moment M. Cooper quittait la sacristie et entrait dans l'église. En apercevant le ministre il s'approcha de lui, reçut ses instructions et parut insister pour que le vieillard l'accompagnât quelque part. Cependant le ministre semblait hésiter, car, regardant la jeune dame, il dit:

—Je suppose que je pourrai y aller aujourd'hui, et puisque vous dites que vous avez le temps, ce serait malheureux de ne pas le faire. Mais je ne sais...

Se tournant alors vers sa compagne, il ajouta:

—Emily, M. Cooper voudrait que j'allasse avec lui jusque chez madame Glass. Puis-je m'absenter pendant quelque temps, et croyez-vous pouvoir attendre jusqu'à mon retour? Cette dame demeure dans la rue voisine, mais je pourrais être retenu quelque temps, car c'est une affaire de livres que j'ai à traiter là-bas. J'aurais besoin d'être fixé aujourd'hui même, et j'irais de suite si je ne craignais de vous laisser seule.

—Allez, je vous en prie, répondit Emily, c'est pour moi un plaisir de rester ici à écouter la musique. M. Hermann, avec son instrument, me tiendra compagnie, et je ne trouverai pas le temps long. Ainsi, allez à vos affaires monsieur Arnold, et ne vous gênez pas pour moi.

Cette réponse décida M. Arnold à suivre le sacristain, et après avoir établi la jeune dame sur une chaise près de la chaire, les deux hommes partirent de compagnie.

Pendant toute cette petite scène, Gerty, perchée dans la chaire derrière laquelle elle disparaissait entièrement, n'avait point été aperçue des interlocuteurs. Mais à peine la porte de l'église s'était refermée derrière les deux hommes avec un gémissement plaintif, que l'enfant se mit en devoir de descendre les escaliers. Le bruit de ses pas fit tressaillir la jeune dame, qui, comme nous l'avons dit, se trouvait près de la chaire: et levant la tête:

—Qu'est-ce que cela? s'écria-t-elle.

Gerty s'arrêta sans répondre. La jeune femme n'avait pas regardé de ce côté et l'enfant n'avait point été vue. Après un temps d'arrêt, Gerty, croyant qu'on l'avait oubliée, recommença à descendre. Cette fois encore la jeune femme trssaillit, et dit d'une voix plus élevée:

—Mais qui donc est là?

—Moi, dit Gerty en se penchant sur la rampe; ce n'est que moi.

—Veuillez vous arrêter et me parler un instant, dit la dame.

Non seulement Gerty consentit à s'arrêter, mais elle vint se placer près d'Emily, attirée qu'elle était par la plus douce voix qu'elle eût encore entendue de sa vie. La dame lui passa la main sur la joue, et lui dit en souriant:

—Qui êtes-vous, mon enfant?

—Gerty.

—Gerty qui?

—Gerty tout court, Madame.

—Avez-vous donc oublié votre autre nom?

—Je n'en ai jamais eu d'autre.

—Comment vous trouvez-vous ici?

(*A suivre*)

AVALANCHE D'OBUS

600 canons concentrent leur feu sur les tranchés allemandes près d'Arras et les détruisent complètement

Paris, 26.—Il y a trois ou quatre jours le général Joffre dit au colonel Ignatieff, attaché militaire russe, et au colonel Yarde-Bullock, attaché militaire anglais: "Venez avec moi et vous verrez quelque chose qu'on n'a encore jamais vu en guerre".

Les deux attachés militaires accompagnèrent le général Joffre en un point situé non loin des lignes qui défendent Arras. 600 pièces d'artillerie étaient disposées de façon à pouvoir concentrer leur tir sur une longueur relativement faible des tranchées ennemies. Le but avait été soigneusement repéré au préalable.

Sur un mot du général Joffre, répété au téléphone par ses officiers d'ordonnance, les 600 canons ouvrirent le feu et pendant un quart d'heure firent pleuvoir une quantité prodigieuse d'obus sur les retranchements des Allemands.

Dès que l'artillerie se tut l'infanterie française donna la charge. Elle n'eut à essuyer aucun coup de fusil et aucune baïonnette ne vint s'opposer à son avance. Les tranchées ennemies avaient été complètement démolies comme par des charrues gigantesques.

Tout le long de la ligne, on ne voyait que morts et blessés à moitié enfouis sous terre. Les quelques survivants luttaient de toutes leurs forces pour se dégager de la masse de débris qui les recouvrait. Ceux qui avaient essayé de fuir avaient succombé à la terrible avalanche d'obus qui balayait le terrain en arrière des tranchées alemandes. En toute probabilité pas un seul des hommes qui défendaient cette partie de la ligne ne s'échappa.

LA CONDUITE HEROIQUE D'UN ANTIMILITARISTE

L'instituteur Chalopin meurt au champ d'honneur après avoir été cité plusieurs fois à l'ordre du jour

Paris, 26.—André Chalopin, l'antimilitariste, a été tué au cours d'un combat. Il était instituteur et avait cherché à créer un syndicat d'instituteurs affilié à la confédération générale du travail. Il avait organisé le congrès de Chambéry où ont été adoptées des résolutions antimilitaristes.

Il a été mobilisé le 3 août, cité à l'ordre du jour plusieurs fois pour actes de bravoure et nommé caporal sur le champ de bataille.

LES CRUAUTES ALLEMANDES

Une scène émouvante racontée par le journal belge le "Vingtième Siècle"

Paris, 23.—On avait jusqu'ici eu peu de détails sur le massacre Surice, près de Namur, et la destruction presque complète de ce petit village, par les Allemands, au mois de septembre dernier.

Le journal belge le "Vingtième Siècle", qui est à présent publié au Havre, donne aujourd'hui, à ce sujet, les quelques détails suivants:

"Les Prussiens, le visage noir de poudre et l'uniforme couvert de poussière, se précipitèrent dans les rues du village. Leurs officiers crièrent que les habitants avaient tiré des coups de feu. Immédiatement, les soldats enfoncèrent les portes des maisons et, s'emparant des habitants les traînèrent dans la rue.

"De là, sans s'occuper ni des supplications des femmes ni des cris des enfants, les Allemands, à coups de crosse, poussèrent les hommes devant eux et les réunirent en groupe sur la place du marché.

"Là, pendant que des soldats exécutant les ordres de leur capitaine, alignaient les hommes le long du mur, d'autres formaient le peloton d'exécution et d'autres encore, baïonnette au canon, maintenaient à distance respectueuse les femmes et les enfants en pleurs.

"A ce moment, une voix de petite fille s'éleva et dit:

"—Père, père, ils vont te tuer! Pardonne-moi, père, toutes les peines que je t'ai causées!' '

"Le père de l'enfant, le long du mur fatal, porta la main à son visage pour cacher ses larmes.

"A ce moment, le commandement de "Feu!" retentit et l'atroce boucherie s'accomplit."

LE SOLDAT FRANCAIS

Sa supériorité sur le soldat allemand est confirmée par un journaliste japonais

Paris, 26.—Le "Temps" publie une lettre de M. Banno, journaliste japonais, qui a habité longtemps Paris, et a fait partie ces temps derniers du groupe de journalistes qui ont visité le front.

Voici quelques extraits de cette lettre:

"Bien qu'ayant été averti de quitter Paris à l'approche des Allemands, j'ai préféré y rester quoique je susse fort bien quels sentiments hostiles ils affichaient à l'égard des Japonais.

"En Mandchourie, j'ai vu des généraux charger à la tête de leurs troupes, mais je ne pense pas qu'une telle manière de faire soit possible en Europe. Cependant, récemment, le général dans un moment critique ordonna à un caporal de rassembler les soixante-quinze soldats, qu'il commanda en personne et avec lesquels il fit échouer une attaque ennemie, alors qu'un général français à ixmude perdait 21 membres de son état-major qui ne comprenait que vingt-cinq officiers.

"J'ai été frappé de la cordialité qui partout règne entre officiers et soldats, cordialité qui n'existe nullement dans l'armée allemande comme j'ai pu moi-même m'en rendre compte.

"L'artillerie française mérite tous les éloges que l'on fait d'elle et on ne peut également que louer le moral des troupes.

"Nos troupes en Mandchourie étaient également pleines de confiance en l'issue finale de la guerre, mais elles n'avaient pas cette souplesse de caractère que les Français étaient partout et qui les fait s'accoutumer au froid, à l'humidité et se plier à tous les ennuis occasionnés par les difficultés naturelles du pays ou les durs travaux des tranchées.

"Les services sanitaires et d'approvisionnement fonctionnent admirablement; même les hôpitaux mobiles possèdent des installations d'eau chaude, dont les soldats seuls peuvent apprécier la valeur.

"Pour ce qui est de la stratégie, nous autres Japonais pensons généralement que celle des Allemands est supérieure, ce qu'ont semblé confirmé les événements qui se sont déroulés avant la bataille de la Marne. Mais maintenant j'ai changé d'opinion. Je m'obstine à dire que les Français individuellement combattent bien mieux que les Allemands."

M. Banno conclut en exprimant l'opinion qu'en raison des facilités que l'on a à obtenir des informations soit par les aviateurs soit par la télégraphie sans fil, la guerre actuelle est avant tout une guerre de réaction et ressemble aux anciennes luttes dont parle l'histoire du Japon, où la victoire restait au parti qui pouvait écraser l'adversaire, soit par le nombre, soit par sa persistance à se montrer courageux.

"Rappelez-vous que le plus patient gagne toujours", ainsi donc tenez ferme sans vous laisser effrayer, et laissez à ceux qui commandent la liberté absolue.

"Comme le dit le proverbe chinois, quelquefois le généralissime de l'armée ne doit même pas écouter le roi. Quant au général Joffre il mérite qu'on lui accorde une confiance absolue."

VENGEANCE ALLEMANDE

Le prince Auguste-Guillaume

Paris, 23.—Le récit suivant a été fait aujourd'hui à Paris:

"Reims a de nouveau été bombardé parce que les Allemands étaient furieux de la blessure qu'a reçue le prince Auguste-Guillaume, quatrième fils du kaiser, dans les conditions suivantes:

"Un officier d'artillerie, caché dans son poste d'observation, près de Reims, remarqua un jour qu'on faisait derrière les lignes ennemies, de grands préparatifs pour une cérémonie quelconque.

"Des régiments, musique en tête, prenaient leur formation pour une revue. L'observateur acquit la conviction que le prince Auguste-Guillaume, que l'on savait être à ce moment-là dans cette région, allait passer ses troupes en revue.

"Sans perdre de temps il donna ce point pour but à une batterie française dont le tir fut si bien réglé que lorsque l'automobile, qui amenait le personnage pour lequel les troupes avaient été réunies, arriva, un obus tomba dessus. L'observateur prétend avoir parfaitement vu après cela le prince Auguste-Guillaume, qui occupait l'automobile en compagnie de plusieurs officiers, gisant sur le sol, blessé à la tête et à la jambe.

"La nuit suivante le bombardement de Reims recommença et il n'a pour ainsi dire pas cessé depuis. Les Français se perdent en conjectures sur la cause de ce bombardement, car Reims n'est pas occupé par les troupes et n'est plus fortifié, et finissent par croire qu'il n'a d'autre but que le venger la blessure du prince allemand."

TERRIBLE BILAN

L'*Eclair de l'Est* publie ce résumé douloureux des destructions opérées par l'envahisseur allemand dans un certain nombre de communes du seul arrondissement de Bar-le-Duc:

Canton de Revigny.—Revigny (2,034 habitants). Sur 393 maisons, 172 complètement détruites beaucoup d'autres abîmées. Andernay (297 habitants). Sur 86 maisons, 10 détruites, 52 détériorées.—Brabant-le-Roi (225 habitants). Sur 73 maisons, 34 détruites, 1 détériorée.—Bussy-la-Côte (166 habitants). Quelques maisons bombardées.—Remennecourt (109 habitants). Sur 28 maisons, 20 détruites.—Couvonges (204 habitants). Sur 73 maisons, 10 détruites, 54 détériorées.—Laimont (468 habitants). Sur 168 maisons, 76 détruites, 92 détériorées.—Mognéville (509 habitants). Sur 166 maisons, 52 détruites, 20 détériorées.—Mussey (312 habitants). 17 maisons brûlées ou bombardées.—Neuville-sur-Orne (471 habitants). Sur 206 maisons, 46 détruites, 66 détérioriées.—Raucourt (380 habitants). Quelques maisons, détériorées par les obus.—Vassincourt (296 habitants). Sur les 147 maisons, aucune n'est restée, toutes et l'église sont complètement détruites. — Villers-aux-Vents (161 habitants). Comme à Vassincourt, toutes les maisons, sans aucune exception, sont complètement détruites. Il comptait 66 maisons.

Canton de Triaucourt.—Triaucourt (760 habitants). 36 maisons sont brûlées et 17 bombardées.—Beauzée (517 habitants). Sur 161 maisons, 78 détruites et 66 détérioriées.—Brizeaux (250 habitants). Sur 98 maisons, 16 détruites.—Foucaucourt (164 habitants). 7 maisons détruites.—Evres (243 habitants). Sur 93 maisons, 37 détruites, 24 détériorées.—Fleury-sur-Aire (260 habitants). Quelques maisons bombardées.—Lavoye (304 habitants). Sur 101 maisons, 13 détruites.—Nubécourt (253 habitants). 18 maisons brûlées, quelques-unes bombardées. — Bulainville (199 habitants). Sur 62 maisons, 40 détruites, 5 détériorées.—Pretz (201 habitants). Sur 62 maisons, 50 détruites, le reste détérioré.

Canton de Vaubecourt.—Vaubecourt (700 habitants). Sur 232 maisons, quelques-unes brûlées, 19 endommagées. — Erize-la-Petite (104 habitants). 5 maisons brûlées et 5 endommagées. — Courcelles-sur-Aire (155 habitants). Plusieurs maisons détruites.—Laheycourt (614 habitants). Sur 212 maisons, 45 détruites et 20 détériorées. —Louppy-le-Château (339 habitants). Tout le village est presque complètement détruit.—Noyers (354 habitants). Quelques maisons détérioriées par les obus.—Auzécourt (173 habitants). Sur 179 maisons, 111 détruites et 11 détériorées. L'estimation faite ces jours-ci évalue à plus de 3 millions le montant des dégâts immobiliers. L'église, magnifique monument historique, a beaucoup souffert du bombardement.—Sommeilles (365 habitants). Sur 125 maisons, 119 détruites, le reste abîmé.—Villotte-devant-Louppy (348 habitants). Sur 120 maisons, 82 détruites et 6 endommagées.—Sommaisne (72 habitants). Presque tout entier détruit par les obus.

En résumé, dans ces trois petits cantons, qui comptaient en tout 17,100 habitants, au moins 1,600 maisons sont complètement détruites, et près d'un millier plus ou moins détériorées.

UN ECHEVIN CAMBRIOLEUR

L'échevin Clarke d'Edmonton est accusé de complicité avec des cambrioleurs de mérite. Des preuves accablantes.

Edmonton, 22.—L'échevin Joseph Clarke a été arrêté samedi dernier dans cette ville sous quatre accusations différentes de conspiration criminelle avec l'ex-chef des détectives à Saskatoon et trois autres hommes, McMillan, Pierson et Heaton, qui sont actuellement à subir leur procès sous seize accusations de cambriolage.

Clarke demanda un cautionnement mais le magistrat Downes refusa et l'accusé dût s'adresser au juge Beck qui lui accorda la liberté sous cautionement de $10,000.

L'enquête prélimnaire sur les accusations contre Clarke aura lieu mercredi prochain.

La poursuite contre Clarke fut prise par le chef de police Hill, et suit pratiquement le témoignage vendredi en cour de Heaton qui avoua être un dévaliseur de coffre-forts et qui fit une confession complète. Heaton déclara que lui et ses deux compagnons Pierson et McMillan étaient venus à Edmonton, sur la recommandation de Sringher de Saskatoon, qui leur avait déclaré qu'il avait une lettre d'un échevin d'Edmonton qui voulait "quelques hommes hardis pour faire une trouée dans la ville".

Heaton déclara en outre que depuis qu'ils étaient en prison son compagnon McMillan lui avait déclaré que Clarke faisait des tentatives pour leur faire accorder un cautionnement peu élevé afin de leur donner la chance de filer.

Depuis plusieurs mois la police d'Edmonton employait un agent secret Haddock qui se mêla avec la classe des voyous de la ville et on déclare qu'il a recueilli de très précieux témoignages. En outre depuis quelques semaines la police avait fait relier un fil particulier aux services de téléphone de Clarke à sa résidence et à son bureau de sorte qu'elle a pu recueillir toutes les conversations qui sont passées sur le fil depuis plusieurs semaines et saisir plusieurs preuves importantes.

Clarke a encore une année à servir comme échevin et lors des récentes élections il fut une des principales figures.

Le coup de pied de l'anglais.

Il ya quelques jours, u nsous-officier de la cavalerie anglaise se trouvait un peu à l'écart de ses hommes, à la lisière d'un bois. Il aperçut un soldat allemand en reconnaissance. Il aurait pu le tuer par derrière, mais vaincre sans se battre lui répugnait. Afin de forcer son ennemi au combat au sabre, il rampa jusque derrière l'Allemand et, pour mettre celui-ci en colère, lui porta un furieux coup de pied. Au lieu de tirer son arme, l'Allemand poussa un cri d'effroi et s'enfuit, tandis que le cavalier anglais, amusé par l'aventure, riait trop pour pouvoir tirer.—(*Daily Mail.*)

© 1914 by American Press Association.
DERNIERES PRIERES SUR LA TOMBE COMMUNE DE SOLDATS FRANCAIS

POUR LES CANADIENS-FRANCAIS D'ONTARIO

Brillante inauguration de la campagne de l'A. C. J. C.—Discours de S. G. Mgr. Bruchési, du Dr. G. H. Baril, des Sénateurs Landry et Belcourt, de M. A. T. Charron et de M. H. Bourassa.

Montréal, 22. (De notre correspondant spécial.)—Lundi dernier, à la salle du Monument National de Montréal, avait lieu une grande réunion en faveur des Canadiens français d'Ontario. L'Association Catholique de la Jeunesse Canadienne-française ouvrait sa campagne pour venir en aide à nos frères des avant-postes, qui lutteront avec courage jusqu'au jour de la victoire.

Le premier pas est fait. S'il faut en juger par l'auditoire d'élite, qui a acclamé les orateurs distingués qui sont venus éclairer cette question à jamais fameuse des écoles d'Ontario, le mouvement réussira pleinement. Les Canadiens français de Québec sauront trouver au fond du bas de laine des vieux sous qui aideront les opprimés d'Ontario dans la revendication de leurs droits.

Dans les loges on remarquait: NN. SS. Bruchési et Gauthier,les Sénateurs Landry et Belcourt, M. A.-T. Charron, président de l'Association d'Education d'Ontario. G.-H. Baril, président de l'A. C. J. C., Henri Bourassa, Joseph Gauvreau, Arthur St-Pierre, Mgr Emile Roy, Mgr G.-M. LePailleur, l'abbé Emile Chartier, l'abbé Brosseau, M. Armand Lavergne, les représentants des unions régionales d'Ottawa et de Trois-Rivières, de Québec, de Montréal, etc.

M. Baril ouvrit la séance en annonçant que Mgr Bruchési désirait dès le début adresser la parole.

S. G. Mgr Bruchési

"Si nous sommes ici, Mgr le coadjuteur, Mgr le vicaire général et moi, dit-il, c'est que la circonstance est importante. Il s'agit de faire respecter des droits indéniables. Nous sommes en faveur de toutes justes revendications. Nous sommes loyaux et fidèles sujets de l'Empire Britannique, nous l'avons prouvé dans le passé et nous en donnons aujourd'hui encore, d'irrécusables preuves. Nous apprenons et parlons la langue anglaise et nous ne négligeons rien pour la faire apprendre aussi parfaitement que possible par nos enfants.

Mais le français a sur cette terre du Canada des droits indéniables Ce fut la langue de notre berceau et nous y voyons la gardienne et la protectrice de nos croyances. Nous voulons et nous devons la conserver et alors au nom de quel principe est-elle bannie des familles et des écoles?

Ah! que je voudrais être entendu de ceux qui ont en main le pouvoir, pour les supplier de faire disparaître toutes causes et toutes occasions de discorde au milieu de nos populations. Ce serait si facile! Nous ne demandons que le respect des droits acquis et d'une légitime liberté. Pour le moment, il ne s'agit pas, à mon sens, d'une question particulière ou d'un règlement scolaire. C'est toute la question de la liberté de la langue française que j'ai en vue.

Si cette liberté n'est pas reconnue, qu'on la réclame, qu'on la défende par tous les moyens que la légalité permet, mais toujours avec calme, sans blesser ou insulter aucun adversaire, avec le plus grand respect pour l'autorité religieuse et civile, comme il convient à toute noble lutte faite pour le triomphe de la justice et du droit.

Oui, que la lutte soit digne et ferme. Si elle doit êrte longue, peu importe. J'ai foi dans l'avenir. Le triomphe est assuré et je l'attends.

Le Docteur G.-H. Baril

Le Président de l'A. C. J. C., en un éloquent discours, expose ensuite la raison du mouvement que l'on inaugure. Il s'agit de répondre à l'appel de nos compatriotes de l'Ontario, dans leur lutte contre les ennemis de notre langue. Ce mouvement se fera en dehors de toute coterie ou parti politique, c'est pour cela que l'on réunira sur la même estrade, des hommes politiques appartenant aux différents partis, mais unis sur cette question de la défense de nos droits dans Ontario. Mais pour mener cette lutte à bonne fin, il faut de l'argent, et c'est pour cela que l'A. C. J. C. fait appel à la générosité et au patriotisme de la Province de Québec.

Au lendemain de la parole de M. Freeland, qui déclarait que la cause des Canadiens français serait portée au Conseil Privé, on déclarait à Toronto, que jamais les Canadiens français ne trouveraient l'argent nécessaire pour continuer la lutte. Il appartient à la Province de Québec de répondre à ce défi.

M. Baril donne lecture des adhésions déjà reçues ainsi que de quelques souscriptions, puis il présente à l'auditoire l'honorable sénateur C.-A.-P. Landry, qui est applaudi longuement à son apparition sur la scène.

L'honorable M. Landry

Le président du sénat rappelle que dans tous les pays d'Europe alliés contre la barbarie de l'Allemagne l'union s'est faite entre les partis politiques. "Pourquoi, se demande-t-il, ne se ferait-elle pas entre tous les Canadiens français dans cette lutte entreprise contre le fanatisme d'Ontario?"

"Les Canadiens français ont le droit constitutionnel et naturel de parler français et la majorité d'Ontario leur refuse ce droit dominée qu'elle est par l'orangisme et un autre élément, qui n'a jamais pu nous pardonner les bienfaits dont nous l'avons comblée."

Dans cette lutte âpre et implacable qui se livre là-bas nos compatriotes ont fait appel à la Province de Québec et l'A. C. J. C s'est mise en tête du mouvement de secours. "L'Association a raison de compter sur notre anxieux concours que nous ne lui ménagerons pas." Si MM. Laurier et Borden ont pu s'unir sans scandale pour assurer une aide efficace à l'Empire, si MM. Lemieux et Casgrain ont pu apposer leur nom sur une même lettre adressée à leurs compatriotes de Québec en faveur d'une belle oeuvre, pourquoi trouverait-on à redire à ce que M. Belcourt et moi nous nous unissons pour travailler au triomphe de nos droits de nos compatriotes d'Ontario.

"Je demande à Sir Robert Borden, ainsi qu'à Sir Wilfrid Laurier, de tenter un effort auprès du Gouvernement d'Ontario pour l'induire à rendre justice au nôtre. Je demande à Sir Lomer Gouin et à la législature de Québec d'élever la voix en faveur de cette minorité opprimée. Je demande aux hommes d'Etat et aux pasteurs de la majorité de montrer à celle-ci combien son attitude est injustifiable."

"En 1867, un pacte a été conclu. Nous en avons respecté la lettre et l'esprit. Pourquoi la majorité d'Ontario n'en a-t-elle pas fait autant? Nous irons jusqu'au pied du trône demander à notre Souverain comment il se fait que, pendant que les nôtres vont joyeusement combattre les ennemis de l'Empire, dans une partie de ce Dominion, on refuse justice à nos compatriotes et l'on tente de les écraser sous la botte du fanatisme."

"Il est temps de savoir si la Confédération a été un pacte sacré ou un piège d'infamie." Les paroles du sénateur ont été couvertes d'applaudissements.

Le Sénateur A.-N. Belcourt

Le champion des Canadiens français d'Ontario a exposé d'une façon claire la situation qui est faite à nos compatriotes et il a défini magistralement quels sont leurs droits.

Après avoir remercié l'A. C. J. C. du beau mouvement qu'elle entreprend et rappelé les raisons qui ont motivé l'organisation de l'Association Educationelle d'Ontario, le sénateur discute la question au point de vue constitutionnel et légal.

Tous les chefs politiques du Canada, même ceux qui sont aujourd'hui à la tête de la persécution que l'on fait subir au nôtre ont reconnu les droits du français. L'orateur cite les paroles de Sir Robert Borden, de Sir Wilfrid Laurier, du R. P. Murphy des honorables Cochrane et Beck ces derniers membres du gouvernement Whitney, à cet effet, puis il en vient au règlement XVII qu'il analyse:

Une école où 75 pour cent des élèves sont Canadiens français, même une école où tous les élèves sont Canadiens français, n'est pas et ne peut être une école anglaise-française, à moins que et tant qu'il ne soit ainsi décrété par l'inspecteur-en-chef n'ait été approuvé officiellement par le département.

Vous voyez que le moyen est simple et certain, quelque soit le fait vrai et manifeste le département n'a qu'à nier le fait.

Mais les autorités d'Ontario avaient oublié qu'il existait un règlement antérieur, celui qui porte le numéro XV, et qui annule les effets du règlement XVII, ceci qu'il permet l'enseignement du français dans toute école où la majorité est la langue française et dans toute circonspection scolaire où la langue française est en majorité. Nos compatriotes se réclamèrent de ce règlement. La majorité trouva alors le moyen de faire décréter tout simplement par ses inspecteurs que nos compatriotes n'avaient pas le droit de se prévaloir du règlement XV, parce que la langue française ne prédomine pas dans certains arrondissements. Et M. Belcourt cite le cas de la circonscription scolaire de Green Valley:

"L'école en question compte 66 élèves dont 49 sont d'origine française et 17 d'origine anglaise; et l'arrondissement scolaire est composé de 243 électeurs, dont 71 de langue anglaise et 172 de langue française. La preuve établit que ces derniers se servent dans les familles, à l'église, dans leurs rapports sociaux, de leur langue maternelle. Ce qui n'empêche que le Département d'Education ait décidé, sur le rapport de son inspecteur qui, bien entendu, ne connaît pas ou très peu la langue française et qui admet ne s'être nullement enquis des faits, que c'est la langue anglaise qui prédomine et que par conséquent le règlement XV ne peut pas être appliqué. Et notre pauvre langue est définitivement bannie de l'école de Green Valley.

C'est un exemple entre cent autres."

M. Belcourt s'attache ensuite à démontrer que les droits des nôtres sont irrécusablement établis, et il produit preuve sur preuve de ce fait. D'abord, au point de vue du droit naturel, on ne saurait contester leurs droits, et encore moins au point de vue constitutionnel, puisqu'ils sont écrits en noir et en blanc dans l'Acte de Québec, section 8, dans l'Acte de l'Amérique Britannique du Nord, section 93 sous-sections 1 et 3, section 133, etc., et de Sir George Ross, de MM. Cahan, Boyd, Lighthall, Walsh et autres.

Au point de vue de la pédagogie, la position des nôtres est également forte, et l'orateur cite les opinions de M. Fryer, du McGill, du Dr Merchant, etc. Il termine en une superbe péroraison, au cours de laquelle il exprime la résolution bien déterminée de nos compatriotes d'Ontario de lutter jusqu'au triomphe final, qui leur est assuré.

M. Charron

M. Charron, président de l'Association d'Education, remercie les Canadiens de Québec au nom de leurs compatriotes d'Ontario, puis assure que dans cette guerre sans trêve, avec le secours de Québec, ses soldats lutteront jusqu'à victoire complète.

M. Charron fait part de la résistance des Canadiens français, l'Association d'Education, après bien des démarches sans succès, propose aux parents la résistance et leur conseille de demander à leurs enfants de sortir de l'école à l'arrivée des inspecteurs intrus. Grâce à cette attitude, celui-ci se trouve dans la position du renard qu'une poule aurait pris. Mgr Latulippe, d'Haleybury, condamna dans sa cathédrale, du haut de son trône, le règlement XVII. Nos compatriotes fondent un journal franchement catholique et patriote, le *Droit*.

Unanimes dans la résistance, les Ontariens doivent lutter contre l'astucité des ennemis.

Sir James Whitney disait qu'il était prêt à rencontrer toute personne ayant le pouvoir de traiter la question des écoles, mais il refuse de recevoir les membres de l'Association de l'Education, représentants de tous les Canadiens français d'Ontario. Lors des élections, on demanda à un groupe de prêtres si un règlement approuvé par S. G. Mgr Latulippe serait accepté. Confiants dans le patriotisme de l'évêque d'Haleybury, ils répondent dans l'affirmative. Sa Grandeur, après s'être bien documenté se rend chez Sir James Whitney, lui fait part de ses réclamations, les personnes présentes n'ont aucune objection mais la réponse à cette démarche est remise à plus tard. Et l'on s'empresse de dire que la question des écoles est réglée. Heureusemnt que les est réglée. Heureusement qu'ils répondirent en envoyant au ministre une lettre de protestation avec obligation de publier. L'effet ne se fit pas attendre et quelques députés perdirent leur siège.

Dans toutes les démarches faites auprès du gouvernement, toujours ce dernier demande le sacrifice des principes nationaux et religieux. Pour forcer les Canadiens français à adopter le règlement XVII on leur refuse l'octroi, on demande à ceux d'entre nos compatriotes qui sont professeurs, de signer un contrat dans lequel ils déclarent se soumettre au règlement injuste. Et, en mai dernier, pour mettre le comble à l'iniquité, les Irlandais catholiques de la Commission Scolaire des écoles séparées d'Ottawa prenaient des procédures pour empêcher de payer nos professeurs

M. Charron avait à peine repris son siège que l'auditoire réclame un discours de M. Henri Bourassa.

M. Henri Bourassa

M. Bourassa dit qu'il a étudié le règlement XVII, qu'il a approfondi les résolutions du congrès d'Education en 1910, qu'au mois de juillet dernier il a fait une enquête en Europe à Strasbourg capitale de l'Alsace, pays germanique, et il en est venu à la conclusion que jamais le gouvernement prussien n'imposa un seul instant de la conquête, au nom de la civilisation, de la culture prussienne, le régime qui est en vigueur depuis quatre ans en Ontario. On accorde des écoles françaises là où 25 pour cent des élèves sont français: ici, on refuse, où il y a 50 et même 75 pour cent, comme à Green Valley, de Canadiens français. Il est temps que nous sachions la vérité. Nous avons au nom de la paix, de la bonne entente tout subi, il est temps de reprendre le terrain perdu. Nous nous concilierons mais dans la justice, car la franchise ne peut traiter avec le mensonge, ni la droiture avec l'hypocrisie.

Le drapeau britannique est garant de notre liberté, pourvu que comme les sauvages, nous ne sortions pas de notre réserve. Au Manitoba, dans la Saskatchewan, dans l'Alberta, dans l'Ontario, il y a proscription de la langue française. Si ce n'est pas une légende que la liberté britannique, que ceux qui s'en font les champions ne viennent pas, par un illogisme grossier, empêcher aux Canadiens français l'usage de leur langue. L'orateur ne demande pas qu'Ontario fasse droit à toutes nos réclamations dès le premier jour; on ne peut devenir de suite un régime de civilisation et de liberté. Je serais très satisfait, dit-il, si elle accorde dès maintenant le régime que les Prussiens accordent aux Alsaciens-Lorrains et après 25 ans peut-être, un régime tel que celui de toutes les colonies britanniques, que les Canadiens ne connaissent dans aucune province de la Confédération.



LE GENERAL JOFFRE, COMMANDANT-EN-CHEF DES TROUPES ANGLAISES, BELGES ET FRANCAISES

DEFENSEURS DE NOTRE PATRIE

Voici quelques appréciations d'un journal local, la "Free Press", sur la milice canadienne, en pension à Ottawa.

Ottawa, 24.—Tout le monde a entendu parler ces jours derniers de ce que le "Droit" pensait des sauvages qui ont insulté le public dans le théâtre Russell la semaine dernière. Il serait peut-être bon de savoir aussi ce qu'en pense un journal anglais de cette ville, la "Free Press." Nous citons ici un passage de ce journal à ce sujet. Nous cueillons ce passage dans le numéro de jeudi dernier:

"Si le major, général Hughes prenait un tramway entre 11 heures et 11 heures 30, presque chaque soir, il verrait quelque chose qui remplirait les géôles du Parc Lansdowne pour quelque temps. "Les soldats ou une partie d'entre eux qui campent sur les terrains de l'exhibition, viennent en ville chaque soir et boivent jusqu'à la fermeture des buvettes, alors qu'ils prennent les chars de la rue Bank et, malgré la présence de dames, se conduisent autrement qu'en soldat. Mardi les soldats se sont battus dans un char de la rue Bank où se trouvaient une douzaine de dames. Au nombre de huit à neuf les soldats se sont chamaillés et bousculés dans l'allée, effrayant les dames. L'un d'eux a été violemment battu.

"La même chose s'est répétée hier soir. La chicane a pris à deux ou trois reprises. Il y avait une dizaine de femmes dans le char qui ont préféré débarquer que d'endurer ces scènes.

"L'un des soldats était tellement ivre qu'il est tombé par terre et est resté là jusqu'au point de la rue Bank. Le langage était aussi sale que l'atmosphère. Le conducteur ne pouvait rien faire, les soldats étant évidemment décidés à faire ce qu'ils veulent dans les endroits publics.

"La police et les autorités militaires devraient intervenir au plus tôt, car l'inconduite des soldats s'aggrave de jour en jour".

Si le major général Sam Hughes qui revient en ville aujourd'hui, veut sévir entre ses ivrognes, il aura tout le loisir de le faire, car nous pensons pouvoir le renseigner sur les agissements de ces gens qui ne peuvent même pas se conduire comme du monde.

LA POIGNE DE JOFFRE

Vingt-deux généraux ont été versés au cadre de réserve pour "raison de santé" ou raison de convenance personnelle

Paris, 23.—Les bruits qui avaient circulé dernièrement, au sujet de la promptitude avec laquelle le général Joffre, le généralissime de l'armée française, avait pris certaines décisions contre des généraux incompétents ou qui affichaient un peu trop d'indépendance, ont été confirmés aujourd'hui au moment où la liste du quartier général a été publiée.

Cette liste a montré que dix généraux de division avaient été versés dans le cadre de réserve.

Cinq autres ont été mis à la retraite pour raison de convenance personnelle.

On ne sait pas quelle raison a occasionné la mise à la retraite du dixième général.

En plus de ces derniers, onze généraux de brigade ont été mis à la retraite: quatre pour raison de santé, et deux pour raison de convenance personnelle.

Pour les cinq autres, aucune raison n'a été donnée.

La fin de la liste, concernant les troupes coloniales, mentionne la mise à la retraite d'un général de division et de deux généraux de brigade sans en établir les raisons.

LES BLESSES FRANCAIS

La proportion des soldats réformés ou morts de leurs blessures est minime

Paris, 25.—Le ministère de la guerre vient de publier les statistiques intéressantes, fournies par le service chirurgical, montrant que moins de 54 pour cent des blessés français étaient retournés au front avant le 12 décembre.

Du restant, 24 pour cent ont été envoyés en convalescence, 17 pour cent sont encore dans les hôpitaux et 1 et demi pour cent ont été réformés, 3 et demi pour cent sont morts des suites de leurs blessures.

Ces statistiques démontrent les progrès remarquables, faits en chirurgie et montrent un pourcentage de morts de leurs blessures inférieur à celui de n'importe quelle guerre précédente.

AVIS

Etant donné l'absence de Mgr l'Archevêque, il n'y aura pas de réception à l'archevêché le 1er janvier dans l'après-midi pour les hommes—ainsi que le 6 pour les dames.

Abbé Prud'homme.